

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

G^e Monash
DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

A' F.P. 57 pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.



I

— Voilà qui est curieux, fit Pol-Ranc, le célèbre physiologiste, en déposant le journal étranger qu'il venait de parcourir...

— Quoi donc, maître ? se hasardait à questionner un jeune homme imberbe assis près de lui, après avoir accordé un délai respectueux au silence méditatif du savant.

Pol-Ranc tendit le journal à son élève et lui montra l'entrefilet que lui-même avait encadré de bleu pour le signaler à l'attention du maître.

— Oui, constata le jeune homme d'un ton indifférent, c'est le troisième incendie de cinéma qu'on signale de Java dans l'espace de quinze jours... Et il y a eu cette fois 20 morts et 35 blessés... Mais cela n'a absolument rien d'extraordinaire. Songez donc, maître, à l'expérience présumée des opérateurs de là-bas, aux locaux sans dégagements suffisants, à l'absence probable de toute réglementation contrôlant les entreprises de spectacles...

— Aussi n'est-ce pas cela qui est extraordinaire, fit Pol-Ranc toujours rêveur ; mais il y a quelque chose de troublant, d'angoissant même, dans ce fait d'abord qui suffirait à me rendre les trois catastrophes suspectes : c'a été, chaque fois, le même impresario, un homme qui répond au nom un peu bizarre de Rip Sing (1) ; puis, dans cet autre fait plus grave encore, c'est qu'à chaque coup elles semblent avoir déterminé, dans les régions où elles eurent lieu, des cas d'hallucination, voire parfois de mort subite.

Lucien Montal, le jeune élève du savant, restait coi, admirant la lucidité merveilleuse qui permettait à son maître d'enregistrer et de coordonner en un clin d'œil les moindres phénomènes dignes d'attention, se fussent-ils passés aux confins du monde civilisé.

— Il est probable que nous entendrons reparler de ce Rip Sing, trancha Pol-Ranc, quand ce ne serait que par mon ami Corbon.

— Le président de la Société de physique ?

— Oui, il est parti, voici des mois, pour les Indes et il doit être à Java en ce moment même. L'affaire des Cinémas a dû certainement attirer son attention.

Là-dessus le professeur et l'élève reprirent leurs travaux habituels.

Or, le même jour où avait lieu ce court colloque dans le laboratoire de Pol-Ranc, rue d'Ulm, il se produisait, à une distance de quelques milliers de lieues de Paris, dans cette même île de Java si cruellement éprouvée par trois catastrophes successives, toute une série de phénomènes néfastes et terrifiants qui prenaient les apparences d'un fléau inconnu, mystérieux dans ses effets comme dans ses causes, mais d'autant plus redoutable. Et disons-le tout de suite, tous les districts de l'île frappés par ce fléau avaient été plus ou moins récemment visités par Rip Sing qu'alors déjà les Javanais commençaient à appeler, avec une sorte de crainte superstitieuse, l'homme au cinéma.

Cela débuta à Buitenzorg, le Rambouillet javanais, chez le colonel van Heeven, un administrateur militaire qui avait là sa villa de plaisance. Le colonel van Heeven était assis dans sa véranda, attendant le dîner et s'entretenant gaiement avec sa femme, sa fille Lina et la jeune Axel Beast, une parente éloignée, de passage chez eux. Lina van Heeven, qui avait dépassé la vingtième année, respirait la vigueur, la joie, la santé. Fort jolie avec ses cheveux d'or, son teint éblouissant, son buste harmonieux qui bombait sous le peignoir, elle formait un contraste frappant avec la pâle et chétive Axel, plus jeune qu'elle de trois ans, mais lan-

guissante, anémiée, étiolée déjà par les ardeurs dévorantes de ce climat de feu. Les yeux d'Axel semblaient deux pervenches agonisantes, tandis que Lina embrassait la vie et le monde d'un clair regard dominateur où se peignait d'ordinaire une curiosité avide et exempte de toute crainte.

C'est avec ce regard qu'elle venait de s'absorber dans la contemplation des volcans lointains dont les sombres cônes fumaient à l'horizon.

— Des monstres empaillés, songeait-elle, ces cratères jadis redoutables qui avaient causé la mort de milliers de créatures vivantes, des motifs violets pour peintre impressionniste et qui exhalaient en vaines fumées les dernières ardeurs de leurs entrailles mortes.

Tout à coup elle tressaillit, réprima un petit cri de surprise, cessa de se balancer.

— Est-ce que j'ai la berlue à présent ? murmura-t-elle presque à haute voix.

Là-bas à l'horizon où le globe rouge du soleil avait disparu depuis peu, un des pics fumeux venait de se couronner d'une violente aigrette rouge et violette, évoquant un film qui les avait tous terrifiés la veille, à la séance cinématographique de l'Oriental-Hôtel.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit le colonel absorbé dans la confection méticuleuse d'un apéritif des plus compliqués.

— Il y a le feu au volcan là-bas.

— Ah ! bah ! fit le colonel imitant le ton équivoque de sa fille.

M^{me} van Heeven et Axel s'étaient retournées pour contrôler la nouvelle ainsi annoncée.

— Toujours facétieuse, cette Lina, murmura la mère, je ne vois absolument rien.

— Ni moi non plus, confirma Axel.

Quelques minutes s'écoulèrent, le crépuscule s'accroissait rapidement sous la véranda. Quand Lina, lasse de fixer l'horizon pour surprendre de nouvelles lueurs, reportait les yeux sur son entourage, c'est à peine si elle distinguait encore le visage d'Axel qui recevait un reste de clarté tombée d'un arceau défeuillé. Tout à coup celle-ci se dressa debout :

— Cette fois je vois, s'écria-t-elle d'une voix chavirée d'angoisse... C'est comme un immense fuseau lumineux que le volcan là-bas darderait sur nous... oui, sur cette terrasse même..., fuyons..., fuyons !

Mais personne ne bougea. Comme Lina tout à l'heure, Axel était seule à voir un phénomène qui peut-être n'était dû qu'à une vibration de sa rétine.



Axel cependant avait fait quelques pas en arrière en trébuchant.

— Mon Dieu, mon Dieu, au secours ! s'écriait-elle soudain en portant les mains à sa poitrine.

Affolé, le colonel actionna un commutateur.

L'électricité jaillit sous la véranda, baignant de ses flots irisés la figure affreusement pâle d'Axel. Ses yeux s'étaient fermés.

Un moment elle les rouvrit, promena sur son entourage un regard agrandi par l'effroi, un regard qui écoutait mais qui ne voyait pas, puis elle chancela, les paupières churent à nouveau.

L'instant d'après, elle tombait inanimée dans les bras crispés du colonel. Elle était morte.

Quelques jours plus tard, l'île entière était en ébullition. Les magistrats des divers districts javanais recevaient quotidiennement des plaintes relatives à des cas de folie spontanée dont les causes demeuraient inexplicables.

Il s'en produisit successivement à Bondong, à Chéribon, à Magellang, à Samarang, à Sourabadja, etc.

On en signala davantage encore à Nolang qui paraissait tout à coup le lieu d'élection de l'insaisissable et ondoyant fléau.

Le conseil d'hygiène s'en émut, fit des enquêtes sur les lieux. Un des savants les plus autorisés de Batavia, le professeur Kolbeem, déclara en dernière analyse qu'il s'agissait de cas d'hallucinations individuels ou collectifs dus à un météore inconnu échappant aux lois qui régissent tous les phénomènes de cet ordre, météore engendré vraisemblablement par les pratiques mystérieuses du redoutable Rip Sing.

Les autorités, naturellement, restaient impuissantes devant tant de calamités.

Bientôt le déchaînement des superstitions porta le coup de grâce à l'île si florissante et si prospère naguère. Des feuilles pieuses annonçaient la fin du monde dont toutes ces catastrophes publiques et privées n'étaient que les signes précurseurs. Quelques organes de l'opposition se bornèrent simplement à annoncer la fin des possessions indo-néerlandaises.

Et alors, tandis que l'indigène sceptique et indifférent, habitué à tous les bouleversements du sol natal si souvent ravagé par les tempêtes de la terre et du ciel, tandis que le Javanais pur se résignait, attendant stoïquement la fin de sa précaire existence, les Hollandais, eux, commencèrent un exode en masse, un exode comme aucune colonie ni aucun continent n'en connurent de semblable.

Un exode ! On eût dit un sauve-qui-peut.

Pendant des jours et des jours les trains qui partaient du centre vers l'ouest (Batavia) ou vers l'est (Sourabadja) ne désemplirent pas, déversant dans les rues des deux capitales des monceaux d'Européens de toute classe, de toute condition qui, si les paquebots étaient pleins, s'embarquaient dans le premier sloop venu consentant à les mener, à prix d'or, dans une île voisine.

Java, la plus belle des îles de la Sonde, se dépeuplait ainsi rapidement et sûrement, voyait fondre à vue d'œil sa population industrielle et commerciale, et le jour était à prévoir où ses vastes et admirables provinces retourneraient enfin à l'exploitation directe, bien inhabile, hélas ! de l'indigène, le jour où, dans les grandes villes même, toute vie s'éteindrait, le jour où il n'y aurait plus, en face de l'élément militaire devenu inutile, qu'une poignée de fonctionnaires plus inutiles encore, vains rouages, superflus désormais, d'un organisme mort.

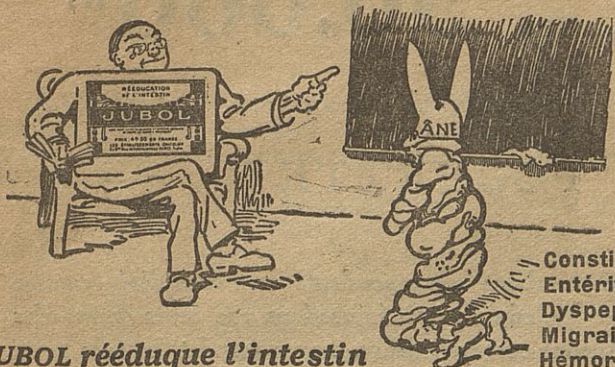
A moins qu'une intervention inespérée n'enrayât ce recul de la civilisation...

(A suivre.)

(1) Abréviation javanaise du nom hindou Ripoo Sing.

JUBOL

Laxatif physiologique, le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin



JUBOL rééduque l'intestin

Constipation
Entérite
Dyspepsie
Migraine
Hémorroïdes

L'OPINION MÉDICALE :

« Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans les croquer d'un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente que, parmi les médecins qui liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ses malades. »

Prof^r PAUL SUARD,

Ancien professeur agrégé aux Ecoles de Médecine navale. Ancien médecin des Hôpitaux.

« En fin de compte, le produit désigné sous le nom de Jubol constitue un ensemble fort bien combiné d'agents actifs dans la thérapeutique intestinale. Avec lui, on lutte efficacement contre la constipation chronique, on rééduque l'intestin, on améliore la digestion et, de plus, on prévient le développement de l'entéocolite. Voilà, certes, un beau bilan et de quoi fixer l'attention des médecins et des malades sur un médicament qui, depuis plusieurs années déjà, a fourni les preuves d'une réelle efficacité. »

Dr JEAN SALOMON,

de la Faculté de Médecine de Paris.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — La boîte, franco, 5 fr. 80 ; les quatre, franco, 22 francs.

Globéol

réalise la transfusion sanguine

Un homme globéolisé
en vaut deux



Abrège les convalescences.

Augmente la force de vivre.

Permet la résistance aux maladies.

Guérit l'anémie, la faiblesse,
l'épuisement, le surmenage.

L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis affirmer que le Globéol abrège notablement la convalescence, et cela s'explique aisément. Mais, d'une façon générale, on peut dire qu'il représente le spécifique par excellence de toute maladie de langueur. C'est un tonique de premier ordre qui, contrairement aux excitants habituels, manifeste une action réellement utile et persistante. Il abrège la convalescence et augmente, pour ainsi dire, la force de vivre, dont tout le secret réside, nous l'avons vu, dans le soutien des conditions essentielles de résistance. »

« C'est pourquoi nous prescrivons les cures de Globéol à la plupart de nos malades, cette médication ne rencontrant aucune contre-indication et permettant une lutte efficace contre la déchéance hémotogénique. »

Dr ETIENNE CRUCEANU,
Ancien interne à Paris.

« Loin d'abattre la pression, il faut au contraire soutenir le cœur surmené de l'artério-scléreuse par le Globéol qui lui transfusera un sang pur, un sang jeune, un sang en pleine activité. C'est la seule façon de parer à l'asystolie fatale qui suit l'hypersystolie, comme toute phase de suractivité est suivie d'une période de dépression. »

Professeur FAIVRE,

Prof^r de clinique interne à l'Université de Poitiers.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 fr. 20. Les trois flacons, franco, 20 francs.

JUBOLITOIRES

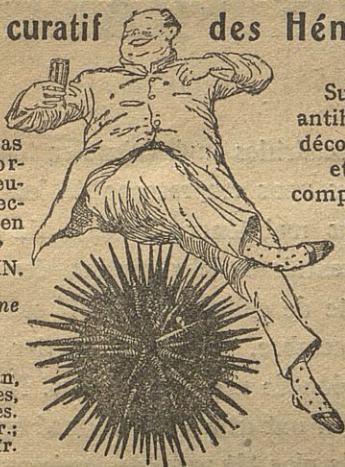
Traitement curatif des Hémorroïdes

L'OPINION MÉDICALE

« On ne doit pas conserver d'hémorroïdes, car elles peuvent saigner, s'infecter et dégénérer en cancer du rectum. »

Dr G. ROUVILLAIN,
Ancien professeur
de l'Ecole de Médecine
d'Amiens.

Etablissements Chatelain,
2, rue de Valenciennes,
Paris, et toutes pharmacies.
La boîte, franco, 6 fr.;
les 4 boîtes, fco, 22 fr.

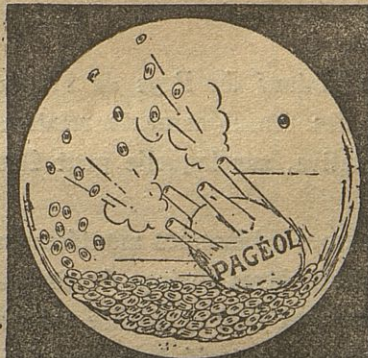


Suppositoires
antihémorragiques,
décongestionnants
et calmants,
complétant l'action
du Jubol.

Comme dans
un fauteuil
avec les
Jubolitoires.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Le PAGÉOL mitraille les gonocoques,
hôtes indésirables des voies urinaires.

Guérit vite et
radicalement.

Supprime
les douleurs
de la miction.

Évite toute
complication.

Etabl. Chatelain, 2, rue Valenciennes,
Paris et toutes pharmacies. La demi-
boîte, fco, 6 fr. 60 ; gr. boîte, fco, 11 fr.

FANDORINE

Spécifique des
Maladies de la femme

80 % des femmes
ne sont pas satisfaites
de leur santé.

A partir de 40 ans,
la femme s'engraisse
par suite d'insuffi-
sance glandulaire.

Seule l'opothérapie
(Fandorine) peut la
guérir et lui conserver
une taille normale.

Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).



Arrête
les hémorragies.

Supprime
les vapeurs.

Guérit les fibromes
non chirurgicaux.

Toute femme doit
faire chaque mois une
cure de FANDORINE.

Etablissements Chatelain,
2, rue Valenciennes, Paris.
Le flac. de Fandorine, fco
11 fr.; flac. d'essai, fco 5.30.

GYRALDOSE

pour les soins

intimes de la femme

L'antiseptique que
toute femme doit
avoir sur sa table
de toilette.

Exigez la nouvelle
forme en compri-
més, très ration-
nelle et très
pratique.



Excellent produit
non toxique, décon-
gestionnant, antileu-
corrhéique, résolutif et
cicatrisant. Odeur
très agréable. Usage
continu très écono-
mique. Assure un
bien-être réel.

Laboratoires de
l'Urodonal, 2, rue de Va-
lenciennes, Paris et toutes
pharmacies. La boîte, fco,
5 fr. 30 ; les 4, fco, 20 fr.
La gr. boîte, fco, 7 fr. 20 ;
les 3, franco, 20 francs

LA POCHETTE SURPRISE

du "PAYS DE FRANCE"

Lire tous les détails de
la POCHETTE SURPRISE
dans notre N° 217.

5.000 Prix d'une valeur de.. 50.000 fr.



RÈGLEMENT DE LA "POCHETTE"

Notez bien... Toute demande de pochette non accompagnée des bons correspondants sera considérée comme nulle et, en aucun cas, on ne devra écrire sur ce bulletin d'autres indications que celles demandées dans ledit bulletin. En outre, il ne devra porter ni surcharge ni rature. Aucune correspondance, aucun mandat, bon de poste ou timbre ne doivent être joints à cette demande.

Les demandes qui ne seront pas écrites sur le bulletin publié par le *Pays de France* ne seront pas acceptées.

Le bulletin de demande sera publié dans le dernier numéro de chaque mois à partir de fin décembre.

L'enveloppe contenant la demande d'une pochette devra être fermée, affranchie et adressée au *Pays de France*, Service des Concours, 6, boulevard Poissonnière, avec la mention : "*Pochette*".

Tous les prix sans exception seront délivrés à Paris dans les bureaux du *Pays de France*.

Les lauréats qui désireraient se faire expédier leur prix devront en faire la demande par lettre ; mais, provisoirement, seuls les prix pouvant être adressés par le service postal seront expédiés. Les expéditions seront faites sous la responsabilité des lauréats et à leurs frais.

Les gagnants qui n'auraient pas réclamé leur prix dans le délai de trente jours à dater de la publication de la liste des lauréats seront déchus de leurs droits.

Le seul fait de demander une pochette implique l'acceptation du présent règlement.

SI VOUS VOULEZ UNE POCHETTE, détachez et gardez soigneusement le bon de la Pochette, que vous trouverez à la page III des annonces, rubrique "Concours".

LES FANIONS DU "PAYS DE FRANCE"

Nos adhérentes aux fanions du *Pays de France* nous demandent encore des renseignements relativement à la hampe, facultative, sur laquelle peut être monté le fanion.

Nous avons reçu quelques oriflammes montées sur hampe de bois de trois centimètres environ de circonférence ; cette monture est fort jolie et rivalise avec la hampe de cuivre dont nous avons parlé dans un précédent numéro. Indiquons que la hampe, si on la choisit en bois, ne saurait naturellement être en bois blanc, mais façon noyer, chêne, ou acajou.

Une agréable variante dans la monture du fanion a été trouvée en ornant celui-ci d'une grosse cordelière or posée en fourragère. Nous ne conseillons pas d'employer pour cette monture une cordelière autre que or ou bronze, les fanions étant généralement composés de tons trop variés pour supporter une nouvelle ornementation qui ne serait pas très sobre.



Un certain nombre de lettres nous informent que, par suite de la grippe, des adhérentes n'ont pu que tout récemment commencer à exécuter le fanion qu'elles

destinent aux escadrilles américaines en témoignage de sympathie. Nous nous empressons de les rassurer en disant que nous maintenons la date du 20 janvier comme limite extrême de réception des oriflammes brodées. La date de clôture ayant été successivement fixée au 20 décembre, puis au 5 janvier, celle-ci ne saurait être prolongée une fois de plus. Nous invitons les personnes qui ont déjà confectionné leur fanion à nous l'envoyer le plus tôt possible, mais comme échantillon recommandé, puisque nous devons préparer l'exposition qui s'ouvrira le 25 janvier prochain, et que chaque oriflamme doit être soigneusement présentée par nous afin d'être bien mise en valeur.

Donc, nous souhaitons que les trois cents fanions actuellement en voie d'exécution nous soient envoyés le plus tôt possible. Nous espérons que les adhérentes comprendront les raisons qui nous font préférer ne pas recevoir toutes les oriflammes la veille du jour de l'exposition. Aussi une fois encore, la dernière probablement, nous vous disons, adhérentes amies : A l'ouvrage, à l'ouvrage, pour nos amis américains.

CLAUDE ORCEL.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 19 au 26 Décembre

La nouvelle année commence sous les ailes de la Victoire, surgie enfin pour la France et ses alliés de quatre années de luttres et de souffrances inouïes ; l'Allemagne vaincue va payer pour la guerre atroce qu'elle a déchaînée dans le monde.

Les hostilités ont cessé ; les armées alliées occupent le territoire allemand sur les deux rives du Rhin ; peu à peu les clauses de l'armistice s'exécutent ; bientôt s'ouvriront les négociations de paix. Notre « Semaine Militaire » n'a plus sa raison d'être ; aussi arrêtons-nous ces comptes rendus hebdomadaires où nos lecteurs, depuis quatre ans, ont trouvé un résumé complet de tous les événements militaires ; en les lisant, ils ont vécu les heures angoissantes, les heures de joie, les heures tristes, puis les heures triomphantes de cette formidable guerre ; un seul instant ils n'ont cessé d'avoir confiance dans l'issue victorieuse de la lutte que soutenaient nos admirables poilus.

Le cycle de l'épopée est fermé... Désormais nous consacrerons cette page à une chronique où seront enregistrés les événements de la semaine. Moins héroïque, la vie continuera.

L'EXÉCUTION par les Allemands des clauses de l'armistice se poursuit avec lenteur ; on croyait qu'ils avaient livré, comme ils le devaient, tous leurs sous-marins : il paraît qu'il n'en est rien. Ils ont encore, en différents ports, une cinquantaine de ces bateaux, qui ne tarderont pas à rejoindre leurs congénères dans les eaux britanniques. L'un des retardataires l'*U-157*, interné en Norvège, est le plus perfectionné des sous-marins. Déplaçant 1.800 tonnes, il est armé de deux canons de 150 et porte un équipage de 76 hommes ; il a pu rester en croisière quatre mois et demi sans rentrer au port.

Les armées alliées s'installent dans leurs zones respectives d'occupation. Les Français, dans le secteur de Mayence, ont construit un pont de bateaux sur le Rhin, entre Nierstein et Oppenheim : ce pont, long de 320 mètres, a été construit en cinq heures par nos pontonniers en dépit de conditions atmosphériques défavorables : une ouverture de 78 mètres y est ménagée pour la navigation. Il a été achevé le 20 décembre.

Le 24, des troupes françaises ont occupé un des faubourgs de Francfort, celui de Nied, qui en est séparé par le Mein et qui se trouve juste en face de la gare centrale où aboutissent toutes les voies ferrées qui rayonnent vers cette ville, une des plus riches et des plus actives d'Allemagne.

La cavalerie belge a occupé Balfdorf.

Une partie de la flottille française de la garde du Rhin sillonne déjà les eaux de ce fleuve.

L'Allemagne n'a pas encore un gouvernement généralement accepté ; cependant, de la mêlée des partis et de la confusion des aspirations en présence a fini par surgir, le 21 décembre, un Conseil central de la République allemande, qui mettra peut-être un peu d'ordre dans le chaos actuel. Le parti militaire n'a pas perdu complètement son influence, et Hindenburg et le général Groener ont été maintenus dans leurs fonctions de chef suprême de l'armée et de ministre de la guerre. Les élections à l'Assemblée Constituante auront lieu dans la seconde quinzaine de janvier.

La République tchéco-slovaque a pris rang parmi les Etats européens. A Prague, le 21 décembre, son président, M. Masaryk, a prêté serment à la Constitution devant l'Assemblée des représentants de la nouvelle nation, en présence d'une foule considérable qui a salué de ses ovations et de ses vivats ce premier geste de son président.

Les troupes tchèques poursuivent l'occupation des territoires revendiqués par la nouvelle nationalité : elles ont occupé Marienbad le 9 décembre et Carlsbad le 12.

L'Etat serbo-yougo-slave achève son organisation. Le premier ministère du nouvel Etat a été formé le 11 décembre ; il comprend deux présidents et seize membres, sous la présidence de M. Protitch ; Slovénes, Croates et Serbes y sont représentés : un musulman de Bosnie-Herzégovine est ministre de l'hygiène publique. L'armée yougo-slave va être réorganisée sous la direction du commandement serbe pour former, avec les troupes de Serbie, l'armée du nouvel Etat. La Skoupchtina de Monténégro

a notifié officiellement, le 22 décembre, à Belgrade, la réunion de ce pays à la Serbie.

De Roumanie on a annoncé, le 16 décembre, que l'arrière-garde de l'armée de Mackensen, 120 officiers et 2.000 hommes, a été désarmée, le 9, à Brasso et internée en Roumanie. Les Roumains ont occupé le bassin houiller de Petrosseny-Zaital.

La question de la Pologne encore annexée à la Prusse est une de celles qui, au moment où va s'accomplir le remaniement de l'Europe, préoccupent le plus vivement l'opinion. Le gouvernement de Berlin paraît décidé à faire traîner en longueur l'évacuation par les troupes allemandes de l'ancienne Pologne russe et à s'opposer aux revendications nationales de la Pologne prussienne, au moins jusqu'à ce que la Conférence de la Paix ait statué à cet égard. Les Allemands ayant fait ouvertement cause commune avec les bolcheviks dont les excès désolent la Pologne indépendante, le gouvernement de Varsovie a rompu, le 16 décembre, les relations diplomatiques avec celui de Berlin. A peu près en même temps des troubles très graves éclataient à Dantzig, à l'instigation des spartakistes allemands. Ces faits appellent plus que jamais l'attention sur le grand port dont la population n'aspire, comme d'ailleurs celle de toute la Posnanie, qu'à faire retour définitivement à la patrie polonaise.

Le principe d'une intervention militaire en Russie, qui a été discuté

entre les gouvernements alliés, est abandonné. Les alliés se borneront à garantir leur appui moral aux gouvernements qui se sont constitués en territoire russo-sibérien, tels que ceux de l'amiral Koltchak, de Sasonoff, du général Denikine. Pour seconder ce dernier une mission française est arrivée, le 24 novembre, à Novorossisk en même temps qu'une flotte alliée de deux dreadnoughts et deux torpilleurs. La mission, composée de trente-cinq officiers et d'une centaine de marins, a été conduite à Ekaterinodar, siège du gouvernement du général Denikine, qui a groupé autour de lui de nombreux corps de volontaires, en majorité des cosaques, pour en faire le noyau d'une armée antibolchevik dans le sud de la Russie.

La Russie vit toujours sous le régime de la terreur ; les initiateurs de la funeste doctrine bolchevik emploient tous les moyens pour la propager à l'étranger. Les sommes immenses qu'ils se sont appropriées leur permettent de mener ou d'entreprendre leur propagande dans le monde entier ; ils ont des affiliés partout ; sans parler de ceux qu'ils peuvent avoir en Europe, on en a découvert jusqu'en Chine, dans l'Inde, au Japon, tous disposant de millions pour assurer la diffusion de leur singulier évangile.

Ils comptent aussi sur l'armée qu'ils ont levée et dans laquelle règne, dit-on, une discipline rigoureuse ; on l'évalue à environ 300.000 combattants.

Cette armée, formée des pires éléments de l'ancienne nation russe, est entrée en campagne le 11 novembre.



L'ACCÈS DE LA POLOGNE A LA MER BALTIQUE.

NOTRE COUVERTURE

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL SIR JOHN MONASH

DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

Sir John Monash est un Australien : c'est le premier officier de l'armée britannique qui soit parvenu au rang de lieutenant-général sans être de la carrière militaire. En effet, sir John Monash, qui appartient à la confession israélite, était, avant la guerre, ingénieur civil d'ailleurs réputé : il commandait une brigade de la milice en Australie.

Il fit ses premières armes aux Dardanelles comme colonel du 14^e régiment d'infanterie australienne et, pour ses débuts, commanda de mémorables opérations dans la presqu'île de Gallipoli. Le nom de Monash-Valley est resté à un endroit où sous ses ordres s'illustrèrent un millier d'Anzacs.

Quand la 3^e division australienne fut créée, il en reçut le commandement et se signala avec ses troupes à la troisième bataille d'Ypres et à Messines, ainsi d'ailleurs que dans toutes les batailles qui se livrèrent depuis lors en Flandre.

Sir John Monash a été appelé, en juin 1918, au commandement du corps australien, dont tout le monde connaît la brillante participation à la contre-offensive générale qui amena la capitulation de l'Allemagne.

POUR LES DÉFIGURÉS

*Les masques qui donnent un nouveau visage
aux blessés de la face*

Les blessures de la face, si elles ne sont pas toujours les plus graves, sont certainement les plus navrantes. On comprend et l'on plaint profondément ceux qui se savent défigurés à jamais et l'on admire les chirurgiens qui s'efforcent d'atténuer dans la mesure du possible les terribles effets d'une balle ou d'un éclat d'obus reçu en plein visage. La greffe humaine, appliquée au Val-de-Grâce dans le service des mutilés de la face, donne déjà, on le sait, des résultats vraiment satisfaisants.

Est-il possible de trouver un autre procédé permettant de refaire un visage normal à ceux que la guerre a si tristement éprouvés ? Sans vouloir être affirmatif sur les résultats d'une découverte récente que nous ne connaissons pas suffisamment pour en estimer la valeur, il faut applaudir aux recherches d'un officier anglais, le capitaine F. Derwent Wood, qui serait parvenu à donner aux visages mutilés un aspect presque normal.

Le procédé est, en tout cas, original ; il vaut d'être examiné consciencieusement. L'avenir dira si l'espoir que nos alliés ont mis en lui est justifié.

Le capitaine Derwent Wood appartient au Royal Army Medical Corps. Dans sa jeunesse, il se destinait aux arts et à cet effet se consacra à la sculpture et à la peinture dans lesquelles il acquit un indiscutable talent. Ce talent devait lui être d'un grand secours par la suite quand il se voua à la *restauration* du visage des blessés de la guerre. Entré au corps médical anglais comme simple soldat, son savoir et son habileté remarquables lui valurent très rapidement le grade de capitaine. On le plaça d'abord au service des fractures où il commença ses études sur les blessures de la face et les moyens de remédier à leurs conséquences douloureuses. Il développa ses recherches et obtint bientôt des résultats si encourageants qu'ils aboutirent à la création d'un service spécial dont la direction lui fut confiée.

La période d'études était terminée et le procédé recevait alors ses premières applications pratiques.

De même que la prothèse appartient plus à la mécanique qu'à la chirurgie, le procédé du capitaine Wood est surtout un art où le moulage, la sculpture et la peinture tiennent la plus grande place. Les blessés ne passent au service du capitaine Wood que lorsqu'ils sont tout à fait guéris. On leur applique alors à la place où ils ont subi la mutilation une sorte de masque établi et posé avec une si grande habileté que de l'horrible blessure il ne subsiste qu'un faible défaut dans la symétrie de la face. Du moins ceux qui ont vu l'affirment-ils !

La fabrication d'un masque donne lieu à une série d'opérations assez délicates qui exigent de leurs auteurs une adresse consommée.

Voici, par exemple, un officier britannique qui eut une joue et un œil emportés par l'explosion prématurée d'une grenade à main. La blessure cicatrisée laisse l'officier défiguré. Le capitaine Wood se charge de redonner au visage mutilé son aspect primitif.

La première phase du travail consiste à prendre un moule de la figure du blessé. Celui-ci prend place sur une chaise ou un fauteuil d'opération. Tout son visage est d'abord passé à l'huile : les sourcils et, s'il y a lieu, la moustache sont enduits de vaseline. Ceci pour éviter que l'emplâtre, qui va lui être appliquée ne colle sur la figure. Les cavités formées par la blessure ainsi que les narines sont bouchées avec du coton. Le visage du patient est alors recouvert d'une feuille de cuir excessivement mince. Si le plâtre doit également obstruer la bouche, des petits tubes enfilés dans les narines assureront la respiration du blessé. Le plâtre placé dans un godet est humecté et déposé, par couches successives, sur la face mutilée jusqu'à ce que l'épaisseur nécessaire ait été atteinte. Le plâtre qui sèche très rapidement est alors retiré sans difficulté. L'empreinte ainsi obtenue est intérieurement passée à la craie, après quoi on coule à nouveau du plâtre dans la concavité du moule.

Ce nouveau moule reproduit exactement la figure du blessé avec les

défauts dus à la mutilation. Les moindres détails de la blessure sont visibles et l'ensemble va pouvoir être corrigé.

Pour cette opération, c'est à l'habileté du capitaine Wood lui-même que l'on aura recours. L'officier se place vis-à-vis du mutilé, dont il s'est procuré auparavant différentes photographies le représentant de face, de profil et de trois quarts et prises avant qu'il n'ait été blessé. Ces photographies, le capitaine Wood les étudie, les compare avec le visage du sujet et le moule qu'il en a fait. Puis il se met en devoir de corriger ce dernier, bouchant une concavité par-ci, formant une convexité par-là. C'est un véritable travail de sculpteur auquel il se livre et dont le résultat sera merveilleux s'il est accompli avec toute l'adresse désirable.

Quand les corrections nécessaires ont été apportées à ce moule, on en fait un nouveau sur lequel on étudie cette fois l'emplacement de l'œil artificiel qui remplacera celui que le blessé a perdu. Le travail de moulage est alors terminé et c'est à la confection du masque définitif que passera le capitaine Wood.

Ce masque est métallique. Il est formé par une couche de cuivre épaisse de dixièmes de millimètre et obtenu par une méthode galvanoplastique. Le moule est, en effet, plongé dans un bain d'acide et soumis à un courant électrique ; il se dépose sur lui une couche de cuivre d'autant plus épaisse que l'impression dure plus longtemps. Le masque de cuivre est alors détaché du plâtre dont il présente la forme dans ses moindres détails.

Des collaborateurs du capitaine Wood, spécialement exercés à ce genre de travail, enlèvent toutes les saillies du masque au moyen d'une petite scie à dents très fines ; ils préparent de même la place où l'on fixera l'œil de verre. En même temps ils disposent les attaches qui retiendront le masque sur le visage du blessé, attaches qui consistent en de petites branches métalliques semblables à celles des lunettes. Mais elles présentent, comparées à celles-ci, une résistance inaccoutumée.

C'est le capitaine Wood qui assure la pose du masque. On admettra sans peine que c'est la partie la plus délicate de l'opération, celle qui exige le plus de soin et d'habileté. Le masque doit s'adapter sur la figure, à la

place exacte qui lui a été assignée et cela d'une manière absolument précise. Une erreur d'un dixième de millimètre suffit à détruire tout le résultat d'un travail long et minutieux.

Auparavant, un œil artificiel a été ajouté au masque. Quand celui-ci a été convenablement ajusté sur la figure du blessé, le capitaine Wood complète son œuvre en émaillant le cuivre et la peau qui est à son contact immédiat. Pour cela il se sert de crèmes spéciales. La transition est ainsi mieux assurée entre ce masque forcément rigide et le visage animé par le jeu naturel des muscles. Le masque est peint de façon à donner à toute la figure un teint uniforme. Les sourcils et les cils sont constitués par des fils métalliques extrêmement fins soudés au masque de cuivre. L'œil de verre est d'une couleur assortie à l'œil véritable et, si besoin est, quelques coups de pinceau adroitement donnés complètent l'illusion.

L'application d'une plaque de métal sur la partie mutilée du visage n'apporte aucune souffrance au blessé. Au début ressent-il tout au plus une certaine gêne qui s'atténuera peu à peu avec l'habitude. En tout cas cet inconvénient, si inconvénient il y a, ne compte guère si on le compare avec la véritable souffrance qu'endure celui qui se sait défiguré pour la vie.

Pour qu'une opération semblable à celle du capitaine Wood soit efficace, il faut que celui qui la subit ait la conviction profonde qu'elle le sera. Le capitaine Wood l'a bien compris et, avant de commencer son travail sur un mutilé, il a soin de lui présenter un blessé défiguré auquel le masque de cuivre a donné un nouveau visage. Ainsi le patient sait exactement ce qu'il peut attendre du procédé qui lui sera appliqué, sans en

diminuer ou en exagérer la valeur du résultat.

Les travaux du capitaine Wood, comme tous ceux qui ont un but similaire, sont pleins de conséquences heureuses pour l'avenir.

Qu'un hommage reconnaissant soit rendu à ceux qui s'adonnent à cette œuvre admirable. En assurant un nouveau visage à d'innombrables blessés, ils rendent à ceux-ci cette confiance en soi-même sans laquelle la *struggle for life* ne serait qu'une lutte sans espoir.

G. HOUARD



LE MASQUE MOULÉ EST ENLEVÉ DU VISAGE DU PATIENT



LE CAPITAIN DERWENT WOOD PREND LE MOULAGE DE LA FACE

EXPULSION DE COLMAR DE QUARANTE FAMILLES BOCHES



Après avoir connu la joie d'acclamer les soldats de France entrant, enseignes déployées, dans leur ville, nos frères de Colmar ont savouré celle de poursuivre de leurs huées sincères les quarante Boches notables et leurs familles qui en ont été expulsés par notre gouvernement. Nous donnons quelques scènes du départ de ces indésirables. En bas, un « herr professor », pour compléter les 50 kilos dont le transport est gratuit, emporte jusqu'à une paire de skis.

Les nationalités austro-hongroises

Il y avait... il y a probablement encore, à Vienne, un musée d'un genre assez spécial et plutôt rare. D'innombrables maisons lilliputiennes s'y pressaient, habitations, étables, granges, hangars, et toutes différentes. Elles étaient peuplées de personnages taillés à leur mesure dont la silhouette souvent imparfaite marquait cependant les différences de costume, d'usage, d'aspect et autant des attitudes que du coloris naturel d'un chacun. Ainsi se trouvaient réunies, groupées et hiérarchisées les populations si diverses rassemblées par la politique des rois sous le sceptre des Habsbourg. Que de contrastes et que d'opposition ! Et qu'en eût-il été si ces personnages infinis avaient pu faire entendre leurs langages aux consonances disparates et sans unité apparente ni profonde.

Depuis plus de quatre ans, la presse s'en est occupée, mais il ne pouvait s'agir que de réalisations éloignées, sinon même problématiques. Et la discussion des possibilités politiques austro-hongroises demeurait sans intérêt pour le public. L'heure est cependant sonnée où quelques-uns constatent le bien-fondé d'appréciations anticipées, car la victoire nous arrive totale, éblouissante par l'Orient qui conduit nos armées au cœur même de la Double-Monarchie. C'est en Orient que les alliés ont commis leurs plus grandes fautes, c'est par lui que la défaite les menaça en des heures tragiques, mais c'est par lui que nous devenons les vainqueurs car notre vertu cardinale fut la constance. Dans une succession impressionnante, de la Bulgarie aux Turcs, puis en Autriche-Hongrie, le désastre a promené sa torche, et la plus vieille dynastie d'Europe est dépouillée.

Ce musée viennois aux personnages lilliputiens, en quelle pagaille le voilà ! Car il était, image réduite, comme la maquette de cette construction hétéroclite, l'empire austro-hongrois. Pas d'unité de langue, pas d'unité de race, assemblage d'idéals opposés, sinon ennemis, et de la maison, de la Grande Maison en ruine il va falloir reconstruire combien d'autres demeures où vivront désormais, sous moins d'injustice, ceux dont l'émancipation figure dans nos serments. Ils sont si nombreux et leurs noms, parfois, si bizarres que beaucoup parmi nous n'y comprennent plus rien. Lors de ce dernier 14 juillet, à l'aube de notre victoire enfin définitive, il défila de par nos rues tant d'uniformes que couvraient tant de drapeaux divers que ce fut comme en un raccourci, l'histoire de l'Europe qui passait. Et, pour être nouveau, le spectacle pouvait donner à certains l'idée d'improvisation, alors qu'au contraire c'était un effet de la plus lointaine histoire et souvent de la plus cruelle et tragique. C'était, d'un certain point de vue, spectacle invraisemblable. D'un grand corps, *viribus unitis* ! les membres épars, mais non sans vie, s'en allaient racontant la lamentable histoire.

Dans cette mosaïque brisée trois pièces principales se détachaient de débris moins importants. La Pologne, la Tchéco-Slovaquie, la Yougo-Slavie marquaient d'abord leur place, sans qu'on cessât de voir les Transylvains, ces irrédentes d'une Roumanie qui sera bientôt vengée et récompensée, les Ukrainiens dont l'odyssée lamentable pourrait être d'un mauvais présage, les Allemands, là comme partout, agents de domination, et les Magyars auxquels durent de survivre jusqu'hier, en Europe, des usages, des coutumes, des lois dont les traces, chez nous, ne se retrouvent que dans un lointain par cela même abhorré des uns, et par ignorance regretté de quelques autres.

C'est comme écartelé que nous apparaît le grand corps austro-hongrois. A l'ouest, des débris de Pologne ; au nord-ouest, la Bohême, la Moravie et la Slovaquie ; au sud, la Croatie, le Banat plus central, la Slavonie se groupent en trois puissances excentriques qui, entraînées dans leur mouvement politique, social, économique, sans cesser de suivre la tradition lointaine, font éclater la monarchie habsbourgeoise, et voilà que de nous dépend le sort de ceux de ces débris-là dont l'idéal marie ses couleurs aux nôtres.

N'allez surtout pas croire que ces termes *race*, *nationalité* répondent à des contingences nettes, définies, que du mot on puisse aller cueillir dans la réalité. Surtout depuis 1914, la politique en usa cependant jusqu'à l'abus, ce qui n'était point pour lui déplaire : politique n'étant pas synonyme de clarté.

La Double-Monarchie groupait quasi vingt-quatre millions d'âmes sur 625.000 kilomètres carrés, à 100.000 près la surface de la France. A l'Autriche revenaient 300.013 kilomètres carrés formant la Cisleithanie, à la Hongrie ou pays de la Couronne de Saint-Etienne 325.324 dont se composait la Transleithanie. Cette notion élémentaire doit guider le lecteur en quête de quelque clarté sur cette question.

Nous voyons aboutir et triompher aujourd'hui sous nos yeux un mouvement dont les prodromes se retrouvent vers 1830. Dès lors, en effet, les nationalités s'efforcent vers l'indépendance, et la révolution de 1848, générale en Europe, eut, en plus, dans les pays austro-hongrois une tendance antiallemande en Autriche, antimagyare en Hongrie, Serbes à Carlowitz, Roumains à Blasendorf d'abord, puis les Saxons de Transylvanie et surtout les Tchèques de Bohême et encore les Slovaques à Liptau formèrent autant de centres d'agitation qui réclamèrent, sous des formes diverses mais une par la pensée, leur libération du joug exécuté des deux groupes dominateurs : les Allemands en Autriche, les Magyars en Hongrie. Ces derniers réunis comptaient 8.461.580 Allemands et seulement 8.139 Magyars purs.

Les Austro-Allemands, comprenez Allemands d'Autriche, car, depuis ces dernières années, ce terme fut improprement appliqué à un groupement plus général, se massent dans le Vorarlberg, le Tyrol, la Haute et Basse-Autriche, Salzbourg, la Styrie et la Carinthie. Le véritable cœur de l'Autriche proprement dite c'était ces provinces-là et elles sont incontestablement germaniques. En les parcourant, venant d'Allemagne, malgré des nuances que l'œil et l'oreille perçoivent, on n'en avait pas moins l'impression d'être demeuré dans le même pays. Et c'est bien là tout le danger de l'écroulement de l'Autriche. L'empire allemand tendra vers ces frères si voisins ses mille tentacules. Les conditions économiques de l'un risqueront fort d'entraîner les autres dans un même orbite. Que cela arrive et, malgré sa défaite, les jeunes hommes de notre époque pourraient connaître encore une Allemagne menaçante. Loin de les désunir, le désastre, tôt ou tard, réunira ces masses d'hommes. C'est un danger certain qu'il nous appartient d'écarter. En faire la constatation n'est pas critiquer notre politique actuelle, car l'honneur, la parole donnée, l'idéal, tout nous oblige à libérer du cadre austro-magyar les populations qui, pour en avoir subi le poids, en connaissent trop les redoutables rigueurs.

Les Slováques représentent en Cisleithanie les Slaves du sud, et plutôt que Laibach ce fut Trieste qui apparut comme leur centre de ralliement. Sans doute les a-t-on divisés par des séparations administratives attribuant leurs dépouilles à la Styrie, puis à la Carniole et encore à la Carinthie, mais ils n'en forment pas moins un groupe déterminé dont la Carniole est le cœur. Ils y sont 500.000 contre 25.000 Allemands, et devant eux n'ont cessé de soutenir les revendications slaves. Depuis 1897, la Slovénie tenta de préciser ses lois. Dans un cadre plus vaste ses aspirations vont être satisfaites.

Quant au Tyrol et au Vorarlberg qui, si l'Allemagne s'avisait de manquer à ses engagements, verraient passer nos armées en route vers la Bavière, ce sont des pays alpestres, à l'esprit très allemand, si l'on excepte les

régions voisines de Trente, de population italienne. Longtemps le Tyrol intéressa les opérations militaires conduites par le général Cadorna et, coïncidence bizarre, les cantons essentiellement germaniques semblent avoir marqué la limite des poussées les plus favorables de l'armée italienne.

Quoi qu'il en soit, ces régions autrichiennes semblent plutôt promises à l'influence germanique, le Trentin retrouvé mis à part, et c'est dans le reste du territoire austro-hongrois que se trouvent les populations qui depuis 1914 ont courageusement embrassé la cause des alliés. C'était aussi la leur puisqu'elle tendait à les émanciper.

Qui ne se souvient de la proclamation fameuse par laquelle débuta dans son commandement suprême le grand-duc Nicolas, au mois d'août 1914. L'indépendance était promise aux Polonais. Hélas ! pour autant que, depuis, la Russie fut jamais en situation de tenir parole elle méconnut singulièrement ses projets de reconstitution de la Pologne, et si aujourd'hui ce noble et malheureux pays ressuscite il le doit à la France d'abord, aux autres alliés aussi, mais à la Russie pas du tout !

Formant la marche septentrionale de la Double-Monarchie, la province galicienne était étonnamment hétérogène. A côté des Ruthènes les Polonais dominent. Annexés à l'Autriche, comme d'autres de leurs compatriotes le furent à la Prusse et à la Russie, ils sont demeurés fidèles à leurs traditions et à leur idéal, et par cela même en opposition constante avec Vienne. Sans doute, l'empereur François-Joseph sut-il, non sans adresse, capter l'influence de plusieurs grandes familles polonaises-autrichiennes, mais la masse ne cessa point pour cela d'aspirer vers une Pologne restaurée. En 1830, en 1846 encore, puis aussi en 1863, par la main de l'administration viennoise, la division régna dans ce lambeau d'un malheureux pays. C'est la France et les alliés qui, par leur victoire, vont enfin rendre à leur unité les débris de ce grand peuple. Reconstituée la Pologne semble devoir assurer la paix de l'avenir par l'incertitude qu'en face de nous l'Allemagne éprouvera du côté de l'est.

A côté d'eux les Ruthènes font un contraste. Occidentaux comme nous, les Polonais leur ressemblent peu car les Ruthènes sont à l'image de l'Orient moscovite. Contre le Polonais blond se dressait le Ruthène plus



foncé de poil. Leur avenir semble lié à celui d'une nationalité voisine mais incluse dans l'ancien empire russe, l'Ukraine, ce qui n'est pas d'un heureux pronostic tant y sont profonds les méfaits de la dissociation sociale.

Et ce tour d'horizon vers le nord sera terminé par la Bukovine qui, elle-même, n'entrevoit pas l'avenir autrement que plus ou moins associée à la Transylvanie.

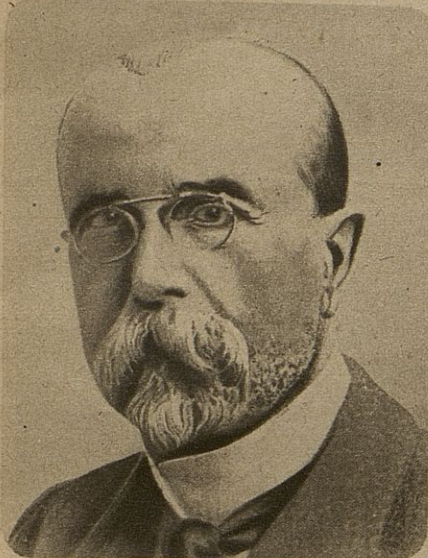
Qui ne se souvient du nom de Czernowitz prise et reperdue dix ou douze fois dans cette guerre par les Russes et les Autrichiens. Et si l'on entr'ouvrait certains dossiers secrets où sont consignées les tractations de notre alliance depuis 1914, quelle place cette grosse bourgade n'y tiendrait-elle pas ! Ce fut la pomme de discorde entre Petrograd et Bucarest, du temps que Petrograd comptait encore et que les Roumains devaient s'en souvenir.

Comme on l'a dit justement, la Bukovine est un rendez-vous des peuples. Ruthènes et Roumains surtout, mais aussi Polonais, Allemands et Magyars s'y rencontrent. Cependant, à cause de son caractère géographique à la fois si complexe et si déterminé, la Bukovine semble promise aux Roumains, fussent les Ruthènes, leurs voisins, vérifier, sur ce fait, que l'application d'un vaste programme international, rien moins que la refonte d'un monde, ne peut aller sans exception au principe qui l'inspire. Ce ne sera le fait d'aucun machiavélisme, mais de l'imparfaite distinction dans la réalité de ces termes généraux et généraux dont on usa jusqu'à l'excès : race et nationalité.

Parce que leur rôle fut capital dans les derniers événements diplomatiques qui ont amené l'écroulement de l'Autriche-Hongrie on ne saurait trop mettre en évidence les Tchéco-Slovaques qui groupent les populations de Bohême, de Moravie et de Slovaquie.

Le point de fièvre de ce malade irrémédiable qu'était la Double-Monarchie se trouva toujours en Bohême. Slaves et Germains, plus qu'ailleurs, s'y trouvaient affrontés en des luttes « intestines » sans répit.

La Bohême possède une illustre et très ancienne histoire où les Tchèques ont surtout marqué leur place. Entre eux et les Slovaques, plus



M. MASARYK

président de la République tchéco-slovaque.

au sud-est, les Moraves s'étendent, formant couloir de transition. Avec les Tchèques que de fois ne firent-ils pas cause commune contre l'infiltration germanique après que, d'abord facilitée par leurs chefs, elle se fut révélée menaçante. Et, malgré tout, de puissantes familles allemandes y eurent, jusqu'hier, un rôle prédominant et d'autant plus provocateur qu'étranger. Les Mannsfeld et les Oettingen, unis aux Aldringen et aux Schwarzenberg, voient aujourd'hui leur influence si grande réduite à peu, sinon bientôt annihilée.

Quant aux Slovaques qui complètent cette trinité politique, ils la prolongent dans les Carpathes dont il fut si souvent question dans les deux premières années de la guerre. Ils en habitent de préférence les massifs

centraux, et principalement dans les Petites-Carpathes et la Tatra. La Slovaquie compte au moins 2.000.000 d'habitants. Depuis 1845 et, surtout, vers 1867, les Slovaques tendirent à se séparer de leurs frères de race, qu'ils fussent de Bohême ou de Moravie. Toutefois le grand renouveau actuel les a trouvés unis, et si bien qu'encore une fois parmi les nationalités dissidentes d'Autriche-Hongrie ils auront été des plus actifs serviteurs de l'idéal politique dont s'inspira notre attitude depuis 1914.

Les Yougo-Slaves, comprenez les Slaves du sud par opposition aux Slaves de l'ancienne et défunte Russie, peuplent les rives de l'Adriatique ou les régions qui s'en trouvent immédiatement voisines. Ils ont pour centre le royaume triunitaire de Croatie, Dalmatie et Slavonie. Friouliens, Roumains, Slaves, Serbes et Croates, sans oublier bon nombre d'Allemands, y forment un ensemble dont la majorité est nettement et profondément slave, et tout autant en dirons-nous de Trieste, même si l'on accepte de considérer moins le cœur de la cité que l'ensemble de son agglomération.

Il serait malaisé de vouloir discuter à fond le problème ethnique que comporte la Yougo-Slavie. Il y a eu, en effet, interpénétration des différentes nationalités plus localisées, et des Slovènes croatisés et serbisés voisinent avec des Croates slovénisés, se mêlent à des Valaques croatisés et même des Croates italianisés. C'est un savant italien, Musoni, qui parlait de ces populations comme d'un peuple mêlé, dont le costume est italien, les mœurs slaves, la langue un mélange de serbe et d'italien.

Si l'on descend davantage vers l'Orient, la Dalmatie apparaît mêlée à cette vaste Yougo-Slavie si complexe dont le centre politique et moral réside désormais dans le gouvernement rentré d'hier à Belgrade. Sur 521.000 indigènes dalmates 500.000 environ s'affirment Serbo-Croates.

Ce tour d'horizon qui nous a surtout fait voir les trois groupes principaux sortis de la dissociation austro-hongroise : Polonais, Tchéco-Slovaques et Yougo-Slaves serait injustement incomplet si nous négligions les Roumains depuis si longtemps et si nombreux et aussi tellement malheureux sous le sceptre des Habsbourg. Il s'agit de cette pittoresque Transyl-

vanie dont, à la veille d'être chassé de Bucarest, le maréchal von Mackensen voulait arracher la renonciation renouvelée au faible ministre Marghiloman. Il y a là 70.000 kilomètres carrés de montagnes et de hautes plaines fertiles dont les habitants réclament leur union ou mieux leur réunion avec la Valachie et la Moldavie, désormais accrues d'une Bessarabie qui semblait définitivement perdue. Entre les Saxons et les Szeklers, ces anciens gardes de la plaine magyare qui sont quelques milliers, se dressent 3.000.000 d'hommes roumains de cœur et de sang. Ce n'est pas sans raison que par eux nous finirons ces lignes brèves sur un sujet à peine ébauché tant il reste vaste et multiple en ses indispensables relations. Si aujourd'hui les Polonais, les Tchéco-Slovaques et les Yougo-Slaves arrivent enfin à l'indépendance, ne le doivent-ils pas, quoique encore d'une manière indirecte mais certaine, à la constance des Transylvains, de tous les plus hardis dans leur duel implacable avec les Magyars. C'est au cœur de ces sombres et hautes forêts que la nationalité roumaine connut le jour, et si les modalités peuvent en être discutées, le fait n'en demeure pas moins certain.

Contre qui, surtout, se sont dressées toutes ces nationalités, sinon contre les Magyars dont le prototype vient de mourir sous les balles de soldats révoltés. Possédant une forte dose de sang turc, les Magyars se sont peu à peu mêlés à leurs voisins, sans renoncer jamais à rien de leur suprématie et, comme l'a dit Attila de Gerando, « il est curieux de voir, dans les châteaux de Hongrie, les galeries de portraits de famille. Aussi haut que l'on remonte, ce ne sont d'abord que de graves figures orientales... A partir de Marie-Thérèse, tout change, et la physionomie et l'expression des personnages. Le contraste est frappant dans le portrait du magnat qui, le premier, épousa une Allemande. Le Hongrois, seul, occupe un coin de la toile... Sa moustache noire pend à la turque et de grands cheveux tombent en boucle sur son cou. Il y a du barbare dans cet homme-là. Sa femme, assise, en robe de cour, est au milieu du tableau. Elle règne et elle domine. Près de son fauteuil se tiennent les enfants qui ont déjà les yeux bleus et les lèvres autrichiennes. Les enfants sont à elle, à elle seule. Ils sont poudrés comme elle, lui ressemblent, l'entourent et lui parlent. Ils parlent l'allemand, bien entendu. »

...Et c'est parce que le comte Tisza, représentant caractéristique des idées, des audaces, des vices et de la politique magyars s'est trop incliné vers l'Allemagne qu'avec elle il est tombé, la devançant dans la tombe.

Mais entre tant de nationalités hier encore éparses dans l'apparente unité austro-hongroise régnait un courant humain étrange dont il faut dire un dernier mot. Sans droit historique, sans état civil et ne s'en souciant guère, les Tziganes, 350.000 peut-être, se glissaient sur toutes les routes de la Double-Monarchie. Sans être toujours les vagabonds dont notre œil s'emplit à l'énoncé de ce nom : tzigane, ils n'en étaient pas moins, dans la population hétérogène dont l'histoire importe à la compréhension de l'actualité la plus immédiate, la partie la plus incertaine, la plus fugace, la moins soumise. Peu nombreux sur la rive droite du Danube, davantage réunis autour de la Theiss, c'est aux abords de la Maros et surtout en Transylvanie qu'ils se trouvaient le plus souvent.



PRINCE ALEXANDRE DE SERBIE
futur chef des Yougo-Slaves.

Ainsi 10.700.000 Allemands, 8.000.000 de Tchèques, de Moraves et de Slovaques, 7.500.000 Magyars, 3.700.000 Polonais, 3.500.000 Ruthènes, 3.000.000 de Roumains, 1.300.000 Slovènes, 3.000.000 de Serbo-Croates : telles sont les agglomérations principales en quête désormais d'un nouveau statut politique, national et économique. Mais, tandis que va naître un nouveau monde dans le chaos économique indescriptible où nous a plongés une guerre sans exemple, aperçoit-on de quelle tâche redoutable nos gouvernants ont la charge ? Tandis qu'elle apparaissait encore lointaine, la recherche de la victoire militaire nous fascinait. Par elle, semblait-il, se trouverait la réponse à trop de questions angoissantes. C'était une erreur dont se souciaient ceux-là qu'occupaient déjà les problèmes de l'après-guerre. Qui maintenant n'en conviendrait ? Si grande soit notre suprématie militaire et si absolues ses conséquences, elles ne sont qu'une condition, indispensable d'ailleurs, de notre avenir. D'une part, comment rendre à la vie certains territoires économiquement quasi anéantis, et en même temps, dans l'ordre diplomatique, par quels chemins conduire ces nationalités arrachées à d'injustes dominations ? Car, enfin, sauvées au prix d'une part de nos sacrifices, encore convient-il que leur prochaine évolution s'accorde avec nos sûretés internationales. Il faut, d'abord, qu'entre elles la concorde règne, et qu'autour des Allemagnes unies ou divisées se forme une barrière qui leur interdise le libre accès de l'Orient. C'est le rôle des nationalités libérées par les Alliés. Il accordera leurs intérêts et la morale du terrible débat dont tous par notre union nous sortons doublement victorieux car c'est avec honneur, ce que l'Allemagne, au mieux, n'eût pu jamais espérer.

CHARLES STIÉNON.

LE ROI D'ITALIE REÇU A L'HOTEL DE VILLE



La population de Paris a fait au roi d'Italie un accueil digne de l'amitié qui unit les deux nations sœurs, dont les soldats ont lutté pour la même cause sur les mêmes champs de bataille. Il a été reçu solennellement, le 20, à l'Hôtel de Ville où, en un discours émouvant, il recommanda aux Français et aux Italiens de ne jamais cesser de s'aimer. Voici, au sortir de la réception, le roi avec M. Poincaré dans le landau qui les ramène au ministère des affaires étrangères.

LA RÉCEPTION DU MARÉCHAL JOFFRE A L'ACADÉMIE



Le maréchal Joffre a été reçu le 19 décembre à l'Académie française par M. Jean Richepin. Cette solennité réunissait une assistance encore plus brillante que d'habitude. A gauche, le maréchal (1) lisant son discours. Au bureau se tient M. Jean Richepin (3), directeur de l'Académie, ayant à sa droite, M. Denys Cochin, à sa gauche, M. René Doumic qui remplaçait le secrétaire perpétuel, M. E. Lamy. Au premier plan le président Wilson (2) et derrière lui M. Barrès.

L'ENTRÉE A MAYENCE DU GÉNÉRAL FAYOLLE

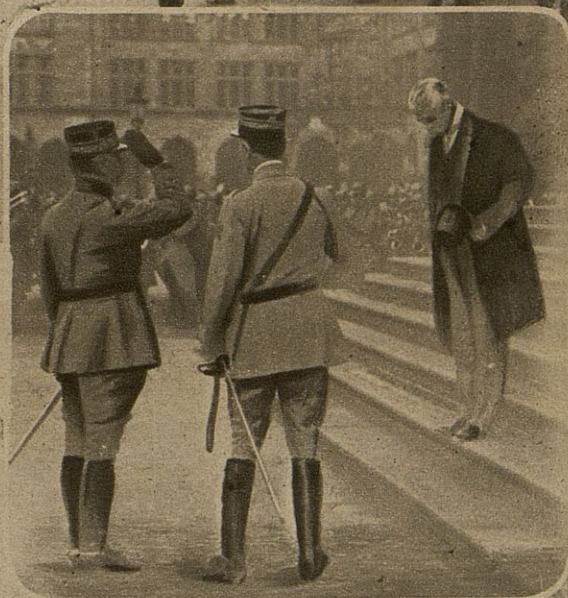


Le 9 décembre, nos troupes de la 10^e armée, conduites par le général Lecomte, occupèrent Mayence. Le 15, le général Fayolle, commandant un groupe d'armées, y fit son entrée solennelle, entouré des généraux Lecomte et Mangin. La ville reçut nos soldats sans la moindre manifestation hostile. Une grande partie de la population les regardait défilér. Dans le médaillon, le général Gouraud, qui était venu assister à l'entrée du général Fayolle.

L'ENTRÉE DES TROUPES FRANÇAISES A WIESBADEN



Il n'y a guère, en temps normal, moins de cent mille habitants à Wiesbaden, ancienne capitale du Nassau. Toute la population de la célèbre ville d'eaux était dehors pour voir arriver les Français. Voici le général Lecomte assistant, face à l'Hôtel de Ville, au défilé des troupes.

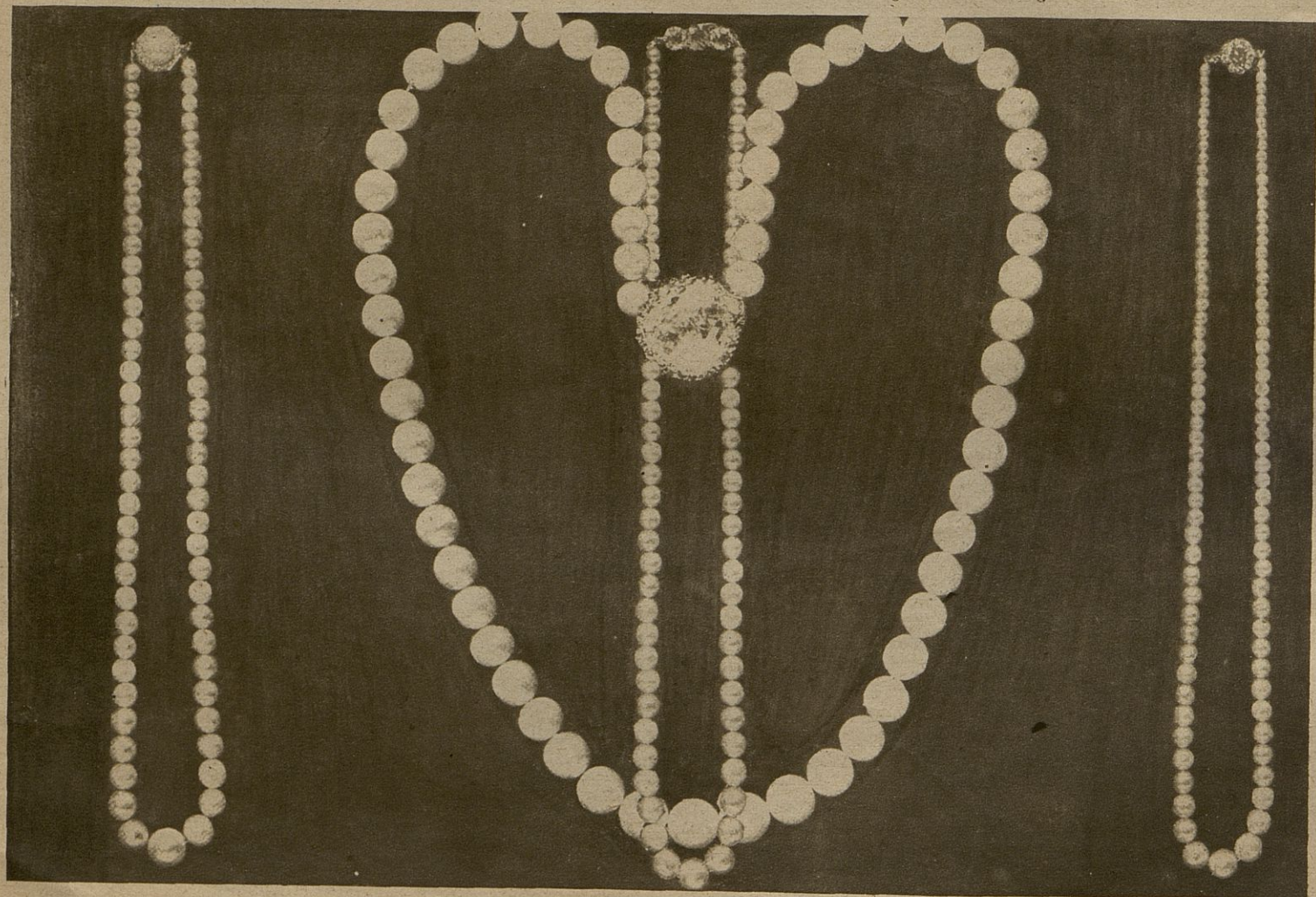


Le général Lecomte, commandant le 33^e corps d'armée, a fait, le 15 décembre, son entrée à Wiesbaden à la tête de ses troupes dont la belle tenue et l'air martial impressionnèrent vivement la population qui se pressait sur leur passage. Ici, ce sont les dragons du colonel Descoings défilant au son de leurs trompettes. Dans le médaillon on voit le président du gouvernement venant cérémonieusement, sur le perron de l'Hôtel de Ville, recevoir le général.

MANIFESTATIONS PATRIOTIQUES EN ANGLETERRE



Londres a fait, le 19 décembre, une réception enthousiaste au maréchal sir Douglas Haig ainsi qu'aux généraux Plumer, Horne, Rawlinson, Byng et Birdwood qui venaient avec lui saluer le roi. De grands honneurs ont été rendus aux généraux victorieux qui furent conduits au palais de Buckingham dans les carrosses royaux. On voit, dans les médaillons, le débarquement du maréchal à Douvres où la foule acclama longuement les généraux.



Le 19 décembre, a été vendue aux enchères, à Londres, une magnifique collection de perles offertes par les grandes dames de l'Empire britannique à la Croix-Rouge d'Angleterre. De très nombreuses donatrices avaient ainsi offert plus de trois mille perles, la plupart d'un orient admirable : il en a été composé quarante et un colliers dont nous donnons quatre reproductions ; le plus beau comprend soixante-trois perles magnifiques ; le fermoir est formé d'un diamant.

Les Étrennes du Clown

Il s'appelait M. Léo. Il était clown au Cirque Bobillo. Il était pauvre, parce que les bouffons et les pitres ne font jamais rire la Fortune. Il était triste parce que la gaieté des foules est le glas quotidien de leur misère fardée.

Chaque soir, il paraissait dans l'arène du boulevard Barbès et, chaque soir, ses pirouettes divertissaient les âmes simples. Les enfants trouvaient suprêmement hilarants sa trogne enfarinée et son pif rubescent. Les femmes trouvaient ses baisers grotesques. Les hommes appréciaient ses acrobaties imprévues.

Ce premier jour de l'an 1919, il y avait matinée au Cirque Bobillo.

Les gradins s'emplissaient peu à peu de spectateurs. La recette s'annonçait magnifique. Tandis qu'il maquillait son groin dans sa modeste loge, M. Léo entendit qu'on frappait à sa porte. Une petite femme entra, ceinte de tulle rose, la cravache à la main. C'était la Mandetta, de son vrai nom Pauline Mouron, l'écuyère habile aux sauts vertigineux. Elle s'assit près du miroir et dit un bonjour affectueux à son grand ami le clown.

— Ça va, papa Léo ?... Je te souhaite la bonne année... Et quand t'auras enlevé ta peinture, je t'embrasserai sous le gui.

— Merci, gosse. Mais tu es pâle, constata M. Léo en dessinant sur sa joue un as de pique noirâtre. Tu tousses toujours beaucoup ?

— Ah ! mon pauvre vieux Léo, j'ai les poumons en charpie et 39 de fièvre presque tous les soirs. Les courants

d'air de la boîte me zigouilleront, bien sûr !...

Une quinte de toux l'interrompit, puis elle continua :

— C'est pas un métier non plus. Tu sais que ma vieille carne de Bucéphale se fatigue... Faut que j'dresse tous les matins une jument vicieuse qu'Antonio m'a vendue cher et qui me donne du fil à retordre... Et le père Bobillo me gruge sur le fourrage ; et les maillots de soie sont hors de prix ; et ma pipelette m'embête ; et j'en ai assez de tout ça ; et la vie m'dégoûte ! Dis, Léo, emmène-moi dîner tout à l'heure, j'ai l'noir.

Le clown prit l'épaule de la petite écuyère et la caressa. Depuis longtemps il vouait à cette très jeune camarade, presque une enfant, la tendresse la plus fraternelle et la plus attentive. Il aimait sa joliesse et sa gaieté. Il s'intéressait à sa carrière. Lui, l'homme qui ne riait jamais hors de l'enceinte du cirque, il savourait l'espièglerie de cette Parigote que le hasard avait faite écuyère bien qu'elle fût née à Clichy, d'un père plombier et d'une mère blanchisseuse. Il l'affectionnait avec toute l'honnêteté de sa pauvre âme burlesque.

Il la protégeait avec toute la ferveur de son cœur attendri.

Le régisseur agita une sonnette dans le couloir. Mandetta entendit son vieux Bucéphale qui raclait le sable, impatient d'en finir avec son numéro. Elle se leva, serra la main blanchie de talc que M. Léo lui tendait et sortit, légère, dans un froufrou de tulle froissé.

— Pauvre gosse, pensa le clown en chausant ses espadrilles de cuir souple... Pauvre petite que guette la tuberculose ! Elle me fait de la peine... Faudra que je lui remonte le moral ce soir en dinant.



C'était la fin de la représentation. M. Léo avait réintégré sa loge. Tandis qu'il ôtait ses oripeaux, une ouvreuse passa une lettre par la porte entrebâillée. M. Léo, le torse nu, le front en sueur, regarda l'enveloppe bleu pâle ornée d'une couronne. La suscription était ainsi conçue :

« M. le clown du Cirque Bobillo.
— Urgent. »

Il hocha la tête. Il n'avait point coutume de recevoir des billets doux. Il savait bien que la femme n'aime pas d'amour celui qui la fait rire. Très intrigué, il se décida enfin à lire ces lignes :

« Monsieur, si vous vou-

lez bien venir après la représentation chez moi, 7, rue Pergolèse, je serai heureuse de vous dire combien j'ai apprécié votre talent. »

Il déchiffra la signature : « Comtesse de Saint-Maur » et murmura, ironique :

— Sans blague !... Voilà les queues-rouges qui font des béguins à présent... Mōssieu Auguste, donnez-moi le la !

Une heure plus tard, il sonnait à la porte de l'hôtel particulier de la comtesse de Saint-Maur. La comtesse le reçut dans le grand salon, lui offrit une tasse de thé et lui prodigua les éloges les mieux tournés.

Le clown, confus, ne savait quelle attitude prendre devant cette femme belle et désirable. Mais bientôt il comprit. La comtesse avait emmené avec elle son fils âgé de huit ans, son unique enfant qu'elle avait failli perdre et qui, pour la première fois depuis sa longue maladie, avait, grâce aux pitreries de M. Léo, connu la joie de rire.

Le plaisir de la jeune maman avait été si grand qu'elle avait voulu dire au clown et son étonnement et sa gratitude.

— Vous avez donc devant vous, fit-elle, une mère reconnaissante qui voudrait acquitter sa dette.

— Une dette, Madame ?

M. Léo n'avait point encore deviné l'intention de son interlocutrice. Assis près d'elle, sur le bord du fauteuil, il cédait mal son embarras.

— Oui, Monsieur, une dette. Vous m'avez donné les plus belles étrennes qu'une maman puisse rêver. Je suis donc votre obligée et j'aimerais... je... je voudrais vous laisser un souvenir de ce premier janvier...

La comtesse, gênée malgré qu'elle en eût, se leva et ouvrit le tiroir d'un petit secrétaire. Elle revint vers M. Léo et presque timidement elle lui montra une enveloppe blanche.

— Ce pli, dit-elle à mi-voix, contient deux mille francs... Permettez-moi de vous l'offrir.

L'enveloppe était là, sous les yeux de M. Léo, au bout des doigts roses et fins de la jolie comtesse. Et pourtant il se taisait. Étonnée de ce mutisme, elle ajouta avec une grâce charmante :

— Monsieur le clown... Je vous en prie... Pour votre jour de l'an !

M. Léo ne répondait toujours pas. Ses paupières fanées, ses paupières rongées par la lumière vive des lustres, battaient sur ses yeux tristes. Son chapeau de feutre mou tremblait entre ses mains, ses grandes mains qui connaissaient la caresse humide de la sciure, quand il marchait la tête en bas pour faire rire les enfants des riches. Une ride, soudain, avait crispé sa bouche. Il se leva :

— Madame, dit-il enfin d'une voix que sa pensée altérait... Madame, puisque vous croyez que je mérite un peu votre reconnaissance...

— Mais certes !

— Voulez-vous... Voulez-vous, à votre tour, m'accorder une faveur ?

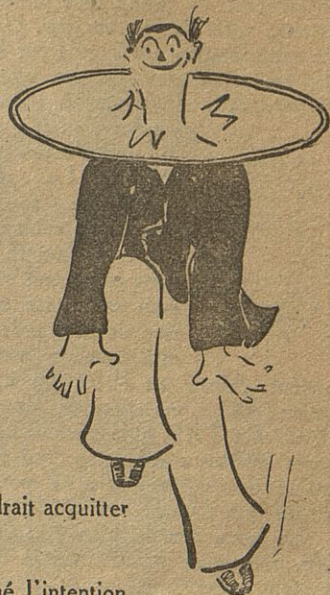
— Oui... Laquelle ?

— Oh ! ce n'est pas très compliqué... Prenez une plume ; prenez aussi une feuille de ce papier bleu pâle armorié... Oui, celui-là, avec la couronne dans le coin... Et écrivez sous ma dictée... Vous y êtes, Madame ?... Bien... Écrivez ceci : « A M^{lle} Mandetta, écuyère au Cirque Bobillo, boulevard Barbès, Paris. — Mademoiselle, j'ai eu aujourd'hui l'occasion d'applaudir votre haute école et d'apprécier à la fois votre talent et votre beauté. J'espère qu'il vous sera agréable d'entendre ces compliments, surtout quand vous saurez qu'ils viennent d'un cavalier consommé et qui sait la difficulté de vos dangereuses acrobaties. Mais mon petit doigt m'a dit que vous êtes très fatiguée, que vous toussiez depuis des mois et qu'un peu de repos sur les bords de la Méditerranée vous serait profitable. Voici deux mille francs. Acceptez-les, Mademoiselle, avec les vœux les plus sincères d'un admirateur inconnu... »

La comtesse de Saint-Maur avait commencé la lettre, ne comprenant point où le clown voulait en venir. Puis, sans qu'elle eût besoin de le questionner, elle avait tout deviné. Avec son instinct de femme, elle lisait dans les yeux du clown ce que, par discrétion, il n'osait lui avouer. Elle lisait sur sa face blême la joie intérieure qu'il ressentait déjà en songeant au bonheur prochain de sa petite protégée.

Alors, d'un grand élan de son cœur généreux, les yeux embusés de larmes, la femme du monde se leva tout à coup et serra très fort la main de l'histrien.

MAURICE DEKOBRA.





ECHOS



LES VARIATIONS DU SOLEIL

On sait que le soleil tourne sur lui-même en un mois, et que la face présentée par lui à la terre varie de jour en jour. Une des preuves de cette rotation est fournie par le déplacement des taches solaires que l'on voit régulièrement se transporter d'un bord à l'autre du disque.



Ce que l'on sait moins c'est que le soleil n'a pas un rayonnement constant. La constante solaire, c'est-à-dire son rayonnement calorifique, subit des oscillations.

On a cherché si ces oscillations présentent quelque périodicité, mais sans encore arriver à rien de bien précis. La périodicité semble varier selon les années. Ainsi, en 1916, on a rencontré des indications d'une période de trois jours et demi. En 1915, une périodicité de vingt-sept jours environ a été notée, qui semble indiquer qu'un des côtés du soleil pouvait être plus chaud que l'autre.

Le soleil semble bien être une étoile variable, présentant des alternances dans son rayonnement calorifique, tantôt plus chaud, tantôt plus froid. Ces variations de température pourraient bien avoir une influence sur notre météorologie, car c'est la chaleur qui détermine l'importance des mouvements de l'atmosphère.

MÉDICAMENTS D'ORIGINE ANIMALE

Les végétaux fournissent à la thérapeutique un nombre considérable de drogues : sucres, extraits, alcaloïdes, essences, etc., qui rendent de grands services.

Les animaux en donnent moins, pourtant ils en fournissent quelques-unes et peut-être en connaîtrait-on beaucoup plus si on les avait cherchées davantage. La peau du crapaud était autrefois très utilisée pour combattre l'hydropisie : cela tient à ce qu'elle renferme une substance agissant comme la digitale sur le cœur et sur le rein. De la peau de la salamandre on a tiré deux alcaloïdes agissant de façon puissante sur les nerfs.

Le venin de l'abeille paraît posséder une action considérable et les fourmis aussi donnent un acide utilisable. On a dit du venin de l'abeille qu'il serait utile contre le rhumatisme. Diverses glandes internes produisent des substances très actives : l'adrenaline des glandes surrénales, l'iodothyroïde de la glande thyroïde, l'extrait de la glande pituitaire du cerveau, qui agit puissamment sur la pression du sang.

N'oublions pas enfin que le corps de beaucoup d'animaux sert de laboratoire où s'élaborent des vaccins et des sérums de grande valeur contre diverses maladies. A ces animaux on injecte des poisons sécrétés par les microbes : sous l'influence de ces derniers ils élaborent des contrepoisons précieux que l'on se procure par la saignée et en séparant le sérum des globules.

LA PRODUCTION DU BOEUF

A quel âge convient-il d'abattre le bœuf ? C'est-à-dire combien de temps est-il avantageux de le nourrir ? Combien de temps gagne-t-il assez en poids pour qu'il y ait lieu de continuer ? A quelle époque devient-il moins avantageux de l'entretenir en vie ? Il y a là une question qui a une sérieuse importance en temps de rareté de fourrages.



Voici assez longtemps que les éleveurs considèrent comme trop prolongée la période d'alimentation du bétail. Passé un certain âge le bœuf ne « profite » pas autant. Les aliments qu'on lui donne seraient mieux utilisés si on les donnait à des sujets plus jeunes.

Cette constatation, résultant d'expériences précises, a amené à cette opinion qu'il est plus avantageux de tuer le bœuf jeune, de produire du « bœuf bébé », et qu'il n'est pas d'une bonne économie de vouloir engraisser des sujets de deux ans et demi. Ils ne rendent pas en

viande ce qu'ils devraient. La proportion entre les aliments et l'augmentation de poids n'est pas satisfaisante. A vouloir produire du bœuf gras on dépense trop d'aliments. Le bœuf est un bon utilisateur d'aliments jusqu'à un certain âge ; après il ne l'est plus. Dans ces conditions mieux vaut l'abattre jeune, la production de viande étant plus économique.

Si l'on continue à le nourrir, on augmente bien le rendement en grasse, mais non le rendement en viande ; en tout cas on n'a pas une augmentation proportionnelle de rendement en viande. Couper son blé en herbe est une absurdité, mais manger son bœuf en animal âgé en est une non moins évidente.

LA FORÊT ET LES FEUILLES MORTES

Il n'est pas indiqué de façon générale d'enlever les feuilles mortes des forêts. La raison en est évidente. C'est que la feuille a été élaborée aux dépens d'éléments minéraux puisés en partie dans le sol. Si on laisse les feuilles se décomposer à terre, ces éléments font retour au sol et ils sont utilisés à nouveau. On ne donne pas d'engrais aux forêts et on peut se passer de le faire, mais il ne faut pas leur enlever ce qu'elles possèdent de matières minérales.



Il le faut d'autant moins que la forêt perd beaucoup de celles-ci par le fait de l'exploitation et de l'exportation du bois. On peut même se demander comment il se fait que la forêt continue à produire malgré le continu appauvrissement du sol par l'exportation du bois.

Ce phénomène a été expliqué par un forestier, M. Henry, en 1897. Comme le raconte M. G. André, dans sa *Chimie agricole* (*Chimie du sol*), ce sont les feuilles mortes qui enrichissent le sol. Non seulement elles lui rendent ce que l'arbre lui a emprunté pour constituer son feuillage, elles prennent encore à l'atmosphère de l'azote qui passe dans le sol. C'est ce qu'on a appelé l'humification des feuilles mortes. L'expérience a montré que la jonchée de feuilles mortes, qui couvre le sol de la forêt de l'automne au printemps, fixe par an et par hectare une vingtaine de kilogrammes d'azote, surtout par temps humide. Par quel mécanisme ? On ne sait encore ; mais il y a probablement des microbes à l'œuvre dans l'affaire. Les microbes font beaucoup de besogne, et de très bonne besogne souvent, en agriculture. Ils sont plusieurs, tant aérobies qu'anaérobies, qui fixent l'azote.

GERMINATION ET ÉLECTRICITÉ

Partant de ce fait que les décharges de la foudre atmosphérique obligent l'azote de l'air à se combiner à de l'oxygène, d'où formation d'acide nitrique qui profite à l'agriculture en formant avec le sol des nitrates qu'utilisent les plantes, un inventeur américain a imaginé un procédé de stimulation des graines par l'électricité. Les graines sont, au préalable, revêtues d'une mince enveloppe de parcelles métalliques finement divisées. C'est pour les rendre conductrices.

Après cette préparation elles sont introduites dans le sol, semées comme d'habitude. Et alors, au moyen de deux séries parallèles d'électrodes posées sur les deux côtés opposés du champ, on inonde celui-ci d'un courant de haute fréquence afin de créer des nitrates dans le sol et aussi de stimuler les bactéries nitrifiantes qui se trouvent dans la terre.

Les expériences ont été faites sur du maïs et de la betterave à sucre. L'augmentation de rendement serait de 30 ou de 40 % pour le maïs. Le coût de la méthode serait faible : pour habiller les graines de métal et pour électriser le champ, la dépense ne serait guère que de 7 fr. 50 ou 8 francs par hectare. L'installation coûterait un millier de francs.

Le procédé a été breveté : il sera intéressant de savoir quels résultats il donne à l'usage en

LES LIVRES

Les Cervelines. — Colette YVER.

Au début du livre, M^{me} Colette Yver fait ainsi parler un de ses personnages qui joue momentanément le rôle du Prologue dans le théâtre antique et qui explique ce qui va suivre.

— Qu'appelles-tu des cervelines ?

— ...Des cervelles, de belles petites cervelles, qui portent de jolies robes, des attraits, de la grâce, qui ont gardé de la femme, et de la meilleure, tout... sauf le cœur, et le cœur souvent même, sauf l'amour.

» Ayant laissé leur vie, refluer au cerveau, elles n'ont plus besoin d'amour, tout simplement. Elles ne se marient pas ; on ne les appelle pas vieilles filles, ce sont des personnalités. »

Des cervelles qui portent des robes ! Hum ! Il est dangereux de jouer avec les tropes. Et puis, porter des attraits ne paraît pas une expression harmonieuse ; et des cervelles qui ont gardé de la femme tout sauf le cœur !...

Vous voulez dire qu'il pleut, *Acis*, dites : il pleut.

Enfin, tant bien que mal, nous comprenons. Mais ce début fait présager du reste : le livre n'offre point cette belle ordonnance dont Flaubert et Maupassant donnent l'exemple.

Voici « l'argument » des Cervelines : Un docteur, qui porte un nom de femme, aime en vain une femme de lettres qui porte un nom d'homme.

Un autre docteur, Tisseret, aime également en vain une « interne » qui n'aime que la médecine et qui, éprise de la science, éprouve pour l'amour une insurmontable antipathie.

Le docteur qui porte un nom de femme aime alors une historienne-conférencière. Elle va céder et consentir au mariage. Mais elle se reprend. Elle ne cédera pas.

Il y a aussi un autre projet de mariage, avec la fille d'un autre docteur ; et encore une petite poitrine qui meurt au milieu de tout cela.

Où, certes, on pense au grand Flaubert et au grand Maupassant. Ceux-là vous présentent un personnage : Bel-Ami, Jeanne, d'Une-Vie, ou Madame Bovary. Et ils le suivent, lui seul, jusqu'au dernier chapitre. Ils se gardent de multiplier les intrigues accessoires. Ils observent l'unité de composition sans laquelle il n'y a point de bon livre.

Il reste à M^{me} Colette Yver ces deux mérites : d'abord, la première, elle a voulu nous montrer un type de femme moderne : la cerveline. Et ensuite, elle n'a pas pris position. Elle est restée l'auteur, selon la tradition littéraire : l'auteur qui raconte et laisse au lecteur le plaisir de conclure selon son tempérament.

A cause de cela le livre de M^{me} Colette Yver mérite la lecture et la discussion.

Le Masque déchiré. — Félicien PASCAL.

Les amateurs de roman-ciné eux-mêmes pourront-ils encore s'intéresser au roman de M. Félicien Pascal ? Le méchant capitaine de uhlans ou de hussards de la mort, ou d'artillerie, qui fait de l'espionnage avant la guerre et qui revient, en 1914-15 ou 17, au milieu de ses anciens fermiers ou dans son ancien château ; le policier, l'héroïque capitaine de zouaves ou d'infanterie, ou de cuirassiers, il n'y a que l'arme qui varie, et la vaillante Française... ; toute la figuration de ces sortes de romans est là, au complet. Espérons que nous la voyons pour la dernière fois !

Castel-Pépère. — Gustave DOUSSAIN.

Les personnes qui ont lu *Castel-Pépère* disent toutes avec conviction : « C'est gentil. » Evidemment, « gentil » n'est peut-être pas le mot exact pour louer les récits de la vie des tranchées racontés par un officier de la territoriale. Mais il faut écouter l'avis des lecteurs. Lorsqu'ils sont instruits et intelligents ils se trompent rarement. Ils savent bien si un livre les intéresse ou les ennue et tout de même c'est pour eux qu'on écrit.

M. Gustave Doussain est d'esprit cultivé. Il écrit sans prétention littéraire, avec, ça et là, une émotion sincère et de la malice. Et son livre est vrai, clair, sobre. Il se compose d'une suite de tableaux, de portraits, de simples réflexions : Lettres à un embusqué, L'accordéon, L'oreiller, Le piédestal... Il y a ainsi une trentaine de courts chapitres détachés. C'est gentil ! Combien de livres, composés par des professionnels de la littérature, combien de livres dont on ne peut même pas dire cela !

TEINDELYS

donne un teint de lys

Poudre
Crème
Savon
Eau, Bain
Lait de Beauté



Les produits TEINDELYS rajeunissent et embellissent.

Tous produits
de beauté

Poudre 4 fr., franco 5 fr.; Crème grand modèle 9 fr., 10 fr. 70; petit modèle, 5 fr., 6 fr. 20; Savon, 4 fr., 5 fr.; Eau, 10 fr., 13 fr.; Bain, 4 fr., 5 fr.; Lait, 12 fr., 15 fr.

Formules
scientifiques

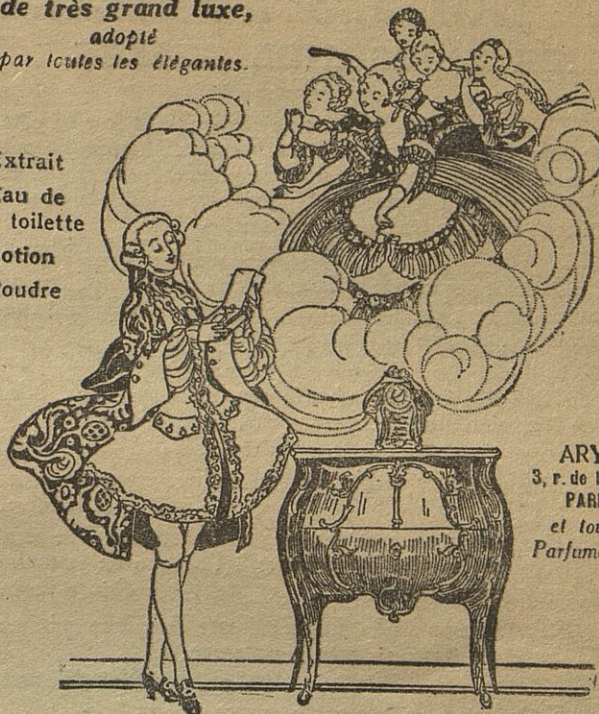
AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

ARYS, Parfums de luxe, 3, rue de la Paix, Paris, et toutes parfumeries.

Un jour viendra

Parfum d'Arys
de très grand luxe,
adopté
par toutes les élégantes.

Extrait
Eau de
toilette
Lotion
Poudre



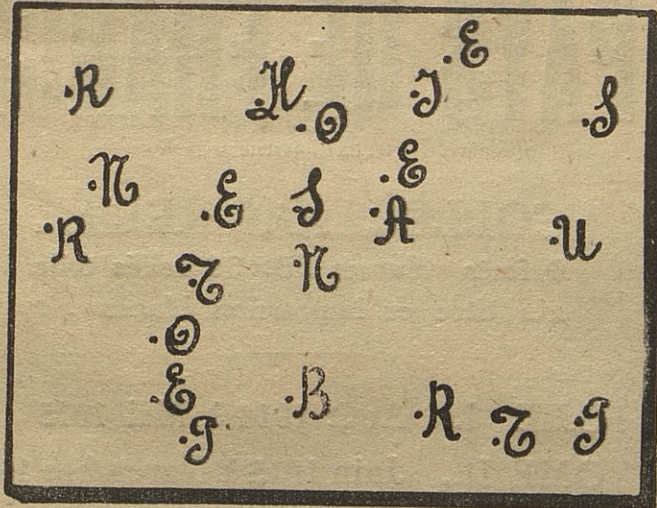
ARYS
3, r. de la Paix
PARIS
et toutes
Parfumeries.

A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.

Le flacon de "Lalique": 30 fr.; franco contre mandat-poste de 33 fr.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 38. — De deux en deux



Il s'agit de reconstituer trois souhaits.
Comment ? Nous allons vous le dire.
Vous remarquerez qu'à côté de chaque lettre il y a un point.
Choisissez en un ; lequel ? A vous de le trouver.
De ce point, tirez une ligne droite mesurant douze millimètres ; cette ligne doit aboutir à un autre point. Tracez en une deuxième de quatorze millimètres partant du dernier point et continuez ainsi en augmentant chaque fois de deux millimètres ; vous arriverez à réunir tous les points.
Prenez alors, et dans l'ordre de progression des lignes, les lettres que vous placez à la suite les unes des autres et vous aurez reconstitué trois souhaits que le *Pays de France* vous adresse à l'occasion de la nouvelle année.

Combien recevrons-nous de réponses justes pour ce Concours ?

LISTE DES PRIX :

- | | |
|---|---|
| 1 ^{er} PRIX : Un fusil de chasse, val. 250 fr. | 5 ^e PRIX : Une trousse rasoir, val. 25 fr. |
| 2 ^e » Une montre-bracelet, » 50 » | 6 ^e » Un pot à fleurs, » 10 » |
| 3 ^e » Une montre acier, » 45 » | 7 ^e » Un parfum Erasmie, » 10 » |
| 4 ^e » Une blouse lingerie, » 25 » | 8 ^e au 10 ^e Une boîte dentifrice, » 8 » |

Les solutions seront reçues jusqu'au 30 janvier 1919
et les résultats publiés dans notre numéro du 20 février 1919.

CONCOURS N° 32. — Résultats

La phrase à reconstituer par un adroit pliage était la suivante : Aujourd'hui comme demain, il faut se méfier des Boches.
Nous avons reçu 8.638 réponses justes pour ce concours.
Les concurrents se classent de la façon suivante :

- 1^{er} Prix. — Une montre-bracelet. Valeur : 50 fr.
M. F. ROSIER, 10, rue Brocard, Troyes (Aube). (Ecart : 2.)
- 2^e » Un fourneau à pétrole » 45 »
M. R. THIRARD, Bellengreville, p^r Argence (Calvados). (Ecart : 4.)
- 3^e » Une blouse lingerie » 30 »
M^{lle} B. SELLIER, 14, rue de Normandie, Aumale (S.-Inf.). (Ecart : 5.)
- 4^e » Une glace Louis XV » 20 »
M. M. DUCOS, au Chêne-Rond (Puy-de-Dôme). (Ecart : 7.)
- 5^e » Un vase Méran » 15 »
M^{lle} L. PARICAUD, 8 rue de la Claire, Lyon. (Ecart : 10.)
- 6^e » Un document d'histoire » 12,50
MM. G. et A. BERNY, 20, rue James-Cane, Tours (I. et L.). (Ecart : 12.)
- 7^e et 8^e (ex æquo). Un flacon parfum Coudray » 10 »
M^{lle} M. BARRAUD, 25 rue d'Arcachon, Bordeaux. (Ecart : 13.)
M^{lle} J. LAZARUS, 16, avenue du Bac, Asnières (Seine). (Ecart : 13.)
- 9^e » Une boîte dentifrice du D^r Vève » 8 »
M. GREY, Arday-le-Duc (Côte-d'Or). (Ecart : 14.)
- 10^e » Un coupe-volaille » 8 »
M^{me} H. LALANCE, 35, route de Souhé, Niort. (Ecart : 15.)

Lire à la page II des annonces
le Règlement de la POCHETTE SURPRISE

Pochette Surprise

BON N° 1

2^{me} Série

A découper et à coller
sur le
Bulletin de demande

CONCOURS N° 38

BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours

UN LIVRE DES PLUS CURIEUX !
UN GROS SUCCÈS DE LIBRAIRIE

Dr Lucien GRAUX

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE

« ...Le docteur Lucien-Graux ne néglige point le côté pittoresque de son sujet ; et, comme étant Français, il a de l'esprit, il remarque assez plaisamment qu'il est le premier historien qui écrive une histoire fautive par principe... Son livre n'est pas faux à la lettre : il est imaginaire. Rien n'est faux. »

Abel HERMANT, *Le Figaro*.

« ...Ce n'est pas un mince éloge de dire qu'il y a ici une œuvre séduisante, car ce n'est que trop rarement que l'érudition quitte son visage morose, si rebutant pour le lecteur. »

Jacques NARGAUD, *Le Petit Bleu*.

« ...C'est une aubaine préparée aux historiens futurs. N'est-ce pas une étonnante idée de livre curieux, neuf, original ! »

Henri CLOUARD, *Oui*.

« ...Étonnant bouquet d'anecdotes, ce livre est amusant comme un roman. »

L'Œuvre.

« ...Des plus curieux et des plus attachants, ce livre sera une des contributions les plus intéressantes à l'histoire de la tourmente qui secoue le monde entier. »

Le Cri de Paris.

« ...C'est à coup sûr la plus séduisante chronique qui aura été brodée sur le canevas du drame gigantesque. »

L'Intransigeant.

« ...Cette lecture est attrayante comme un roman. »

L'Action Algérienne.

Les trois gros volumes : 6 fr. pièce ; les trois f^{co} : 18 fr.

DU MÊME AUTEUR :

LE MOUTON ROUGE

Contes de guerre écrits dans la tranchée

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

LE RETOUR D'ÂGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du **RETOUR D'ÂGE**. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord



Exiger ce portrait

une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulières ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut, sans plus tarder, faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme, etc. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancers, Neurasthénie, Métrites, Fibromes, etc., tandis qu'en faisant usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY**, la femme évitera toutes les infirmités qui la menacent.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** se trouve dans toutes les pharmacies : le flacon, 5 francs ; franco gare, 5 fr. 60 ; les quatre flacons, 20 francs, franco contre mandat-poste adressé à la pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

NOTICE CONTENANT RENSEIGNEMENTS GRATIS

TIMBRES-POSTE COLLECTIONS



Emile CHEVILLIARD

13, Bd Saint-Denis, Paris

Prix courant gratuits et franco avec un timbre du Cameroun à titre gracieux. Achat de Collections et de tous lots de timbres.

Jeunes Gens classe 20-21



réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre, sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la patrie. Brochure gratuite c. timbre. WEHRHEIM, Le Trayas (Var).

Pour suivre la marche des Alliés

Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par LE PAYS DE FRANCE

56 Cartes 1 Fr.

Franco : 1 fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE

et chez tous les libraires et marchands de journaux.

ASTHME

Spécifique Souverain
Cigarettes ou Poudre
Toutes Pharmacies - Signature ESPIC sur chaque Cigarette

L'ART ET LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

ET DE FAIRE LA CUISINE { SANS FEU } OU PRESQUE
{ SANS FRAIS }

Par Louis FOREST

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concrète à la fois, M. LOUIS FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la MARMITE NORVÉGIENNE, à laquelle ses articles parus dans le *Matin* ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

En vente au PAYS DE FRANCE, 2-4-6, boul^d Poissonnière
Prix : 0 fr. 30 ; envoi franco contre 0 fr. 35

LE

PAYS DE FRANCE

COLLECTION RELIÉE

6 forts volumes 28x36 reliés toile

*** titre et impression blancs ***

TOME I.. Août 1914 à Mai 1915

TOME II.. Juin 1915 à Novembre 1915

TOME III.. Décembre 1915 à Mai 1916

TOME IV.. Juin 1916 à Novembre 1916

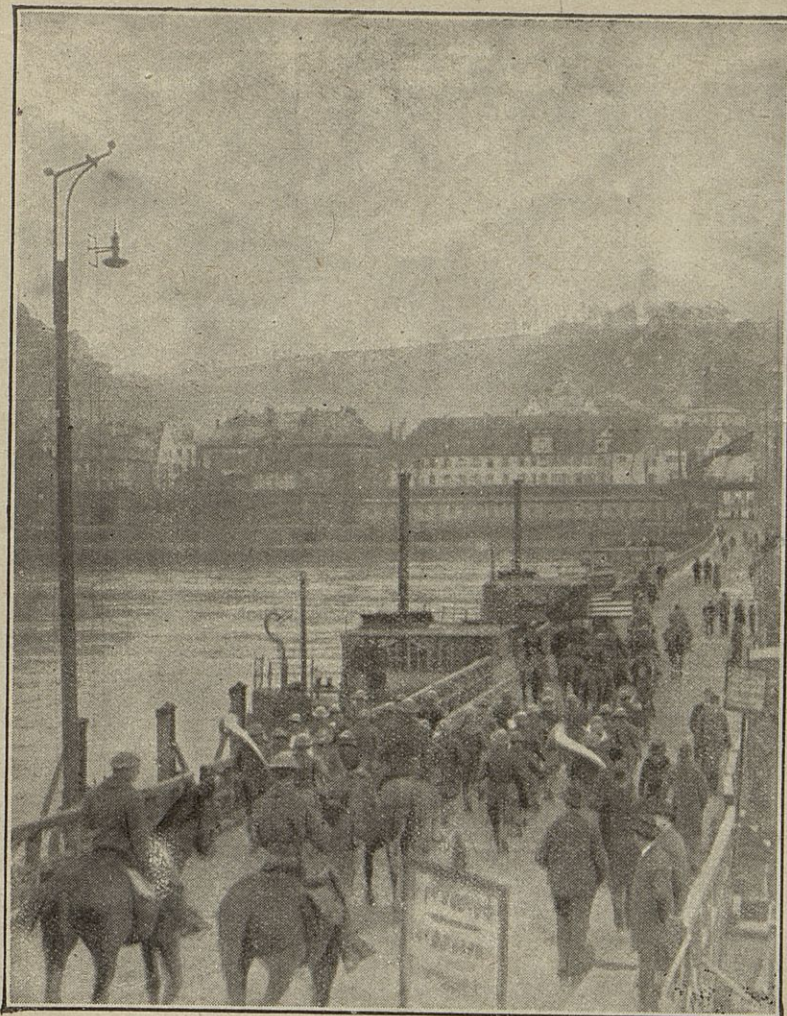
TOME V.. Décembre 1916 à Mai 1917

TOME VI.. Juin 1917 à Novembre 1917

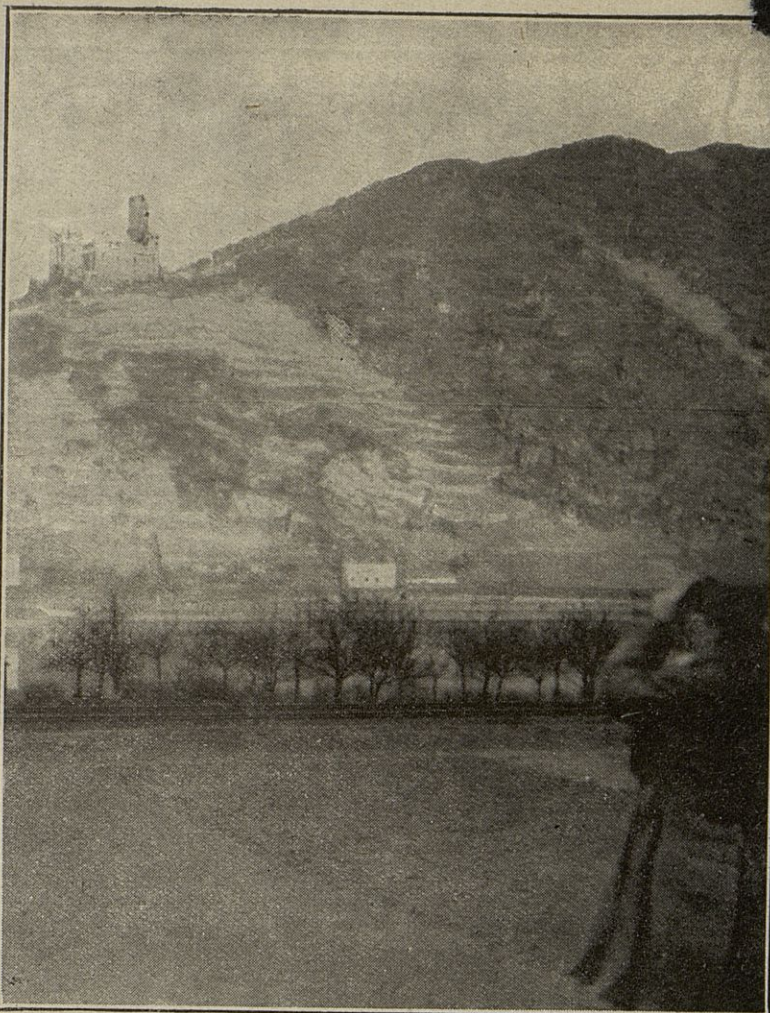
PRIX de chaque volume : 11 fr.

FRANCO DE PORT

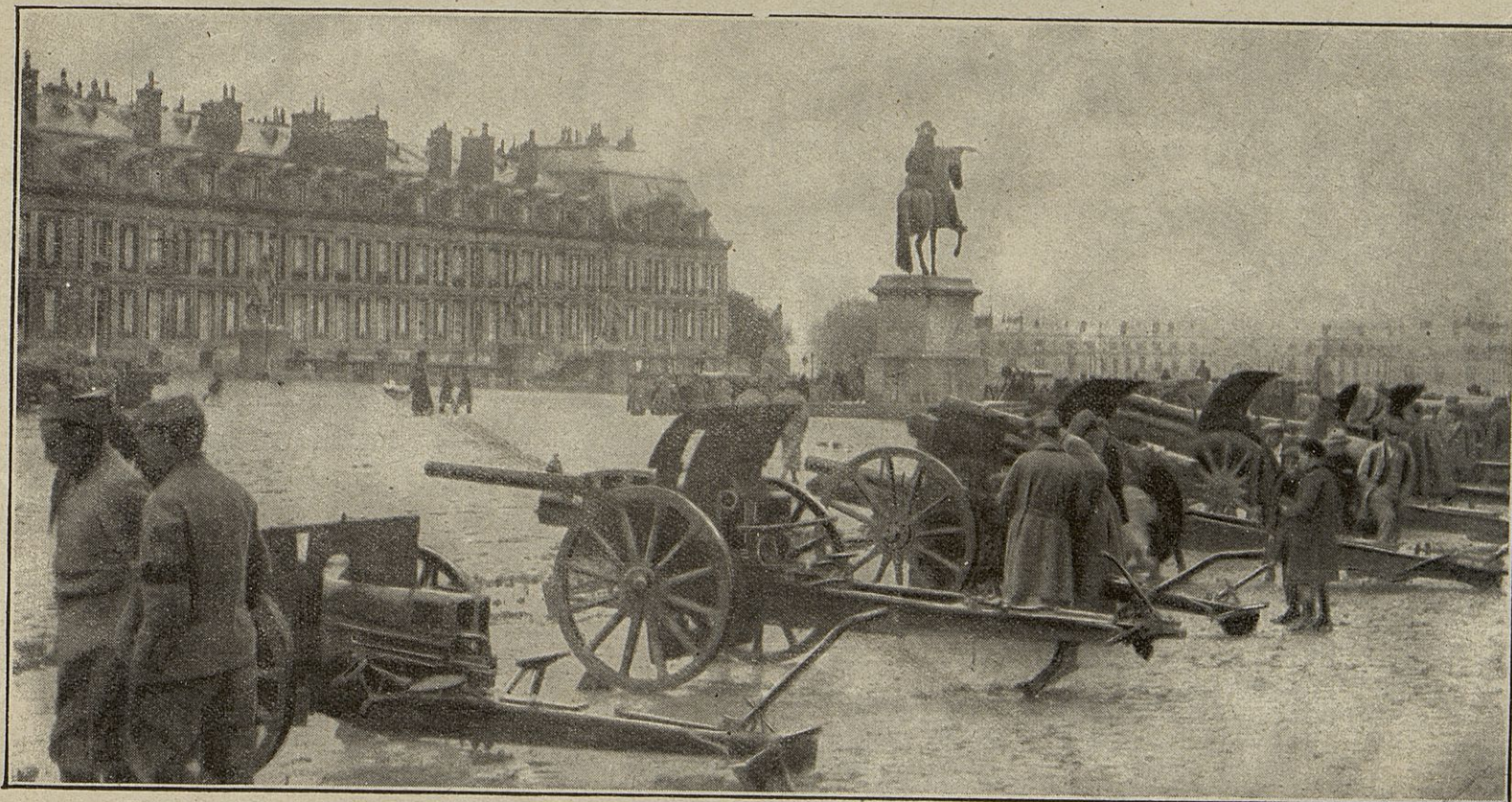
En vente au "PAYS DE FRANCE"
6, boulevard Poissonnière, Paris.



Le 11 décembre, des troupes américaines de la 3^e armée sont entrées à Coblenz ; voici leur avant-garde arrivant dans la ville, au delà de laquelle nos alliés occupent la rive droite du Rhin dans un rayon de 30 kilomètres.



Un officier américain contemple les ruines d'un des nombreux burgs qui se dressent le long du Rhin et dont l'aspect évoque encore le génie guerrier et rapace de la race allemande.



Les conférences en vue de la signature des préliminaires de la paix doivent commencer dans la première quinzaine de janvier. Les nombreux délégués des Etats qui y prendront part pourront admirer dans la cour d'honneur du château de Versailles le superbe alignement de ces canons de tous les types, que les alliés ont enlevés à l'ennemi et qui viennent d'être disposés là par les soins de M. de Nolhac, conservateur du château.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 219 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas des pages 8 et 9 et intitulé : « A Paris, une foule immense fit une réception enthousiaste au président Wilson. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LE COUP DE BALAI



M. LEBUREAU « RECUPERE ».

- Eh bien ! mes braves, vous êtes contents : on vous a débarrassés des Boches ?
- Eh oui !... et maintenant qui c'est qui va nous débarrasser de vous ?